PQ
2625
A16Z52

PIERRE MAC ORLAN

LA FIN

SOUVENIRS
D'UN CORRESPONDANT AUX ARMÉES
EN ALLEMAGNE

CROQUIS DE L'AUTEUR

L'EDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, RUE DE PROVENCE, 30 -:- PARIS

à Monsieur Xavier Rocchini
en cordial hommage
P. Mechler

LA FIN

SOUVENIRS

D'UN CORRESPONDANT AUX ARMÉES

Silberner Degen
Ein goldner Knopf ...
Die Mädchen sind traurig
Franzosen sind fort ...
(*Ronde populaire allemande*[1])

(1) Une epee d'argent — Un bouton d'or — Les jeunes filles sont tristes — Les Français sont partis.

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes en l'air, *contes* (Ollendorff, éditeur).

Les Contes de la Pipe en terre, *contes* (Ambert, éditeur).

Le Rire jaune, *roman d'aventures* (Méricant, éditeur).

Les Poissons morts, *souvenirs de la guerre de 1914*, illustrations de Gus Bofa (Payot, éditeur).

l'U-713, *roman d'aventures*, illustrations de Gus Bofa (Société littéraire de France).

A LA RENAISSANCE DU LIVRE :

La Maison du Retour écœurant, *roman d'aventures.*

Les Bourreurs de Crânes, *contes.*

Les Mystères de la Morgue, *roman gai*, en collaboration avec F. Carco.

La Clique du café Brebis, *roman d'un centre de rééducation intellectuelle.*

A L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE :

Le Chant de l'Équipage, *roman d'aventures*, illustrations de Gus Bofa.

PIERRE MAC ORLAN

LA FIN

SOUVENIRS
D'UN CORRESPONDANT AUX ARMÉES

CROQUIS DE L'AUTEUR

PARIS
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30

1919

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier impérial vélin d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 25.

(Dix-sept de ces exemplaires, — les numéros 1 à 17, — n'ont pas été mis dans le commerce.)

Tous droits de traduction, d'adaptation, de reproduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Copyright 1919 by *L'Édition française illustrée*, Paris.

A LA MANIÈRE D'UNE PRÉFACE

C'est en relisant ces lignes sur Mayence que j'ai cru devoir sacrifier à une coutume littéraire un peu tombée en désuétude : celle de formuler des dédicaces en langage gracieux.

Plus tard, si le hasard veut que je retourne à Mayence, ce n'est pas sans mélancolie que je suivrai la Rheinallee, au bord du fleuve. Dans une villa rose précédée d'un jardin de poche, se tenait le « carré » des officiers de marine de la flottille du Rhin. Et là j'ai fumé quelques cigarettes dans une atmosphère de loyale camaraderie et d'intelligence.

C'est pourquoi je dédie ce petit livre au capitaine de corvette F. Darlan qui fut l'âme de nos soirées, et aux lieutenants de vaisseaux, enseignes et midships qui s'assirent autour de la grande table où je n'avais jamais de serviette malgré les ordres sévères du « chef de gamelle », Marius Guyot, lieutenant de vaisseau et Bourguignon.

Puissiez-vous y retrouver tous, dans quelques années, le souvenir de Mayence, telle qu'elle ne sera plus jamais, et l'amitié de l'enseigne de corvette de 1re classe :

PIERRE MAC ORLAN

EN ROUTE

UNE NUIT A STRASBOURG

La lune favorise la fantastique découpure des toits en manteaux de cheminées où l'on évoque la cigogne familière et les personnages romantiques de *Gaspard de la nuit*.

Strasbourg est une ville d'art, gardant soigneusement la parure ancienne de ses maisons un peu éblouies par les lumineuses fleurs électriques des hautes lampes qui favorisent les noirs intenses de la rue et des portes cochères en bois sculpté.

Une décoration de guirlandes de feuillages et de drapeaux tricolores pare également la cité dans le goût des décorations que l'on retrouve sur les vieilles estampes de la Révolution. Les souvenirs de 1789 ont conseillé ceux qui présidèrent à la toilette de fête de la vieille ville alsacienne. Les fraîches Strasbourgeoises sont les petites-filles de celles qui se promenaient bras dessus, bras dessous avec les soldats des demi-brigades.

En passant par Phalsbourg, j'ai revu la petite

place où Joseph Bertha, le héros du *Conscrit de 1913* travaillait chez l'horloger Goulden; le père Zébédé réparait la route sous l'aspect d'un cantonnier; la vieille tante Gredel, par les jeux de l'imagination et de la nuit, revivait rajeunie, j'allais dire refleurie, sous les traits de cette jeune citoyenne de Strasbourg à la figure rose nouée d'un large ruban brodé et que je viens de rencontrer donnant le bras à deux jeunes officiers portant le béret basque.

* * *

J'ai songé à toutes ces choses dans un petit bar tenant à la fois du bar anglais par son comptoir d'acajou et de certaines maisons de Pompéi par la disposition de cinq logettes garnies de fauteuils, ouvertes sur une rotonde. Deux barmaids servaient, souriantes et correctes. Elles étaient, à leur avis, Alsaciennes, mais, hélas! Alsaciennes de Munich. Dans un coin, quelques Allemands maussades et soignés, ressemblant à des officiers en civil, me regardaient furtivement. Un étudiant balafré, à casquette cerise galonnée de jonquille, parlait à la « kellnerine » pâmée d'aise. Devant ces hommes comme devant le pont de Kehl qui traverse le Rhin, j'ai subi encore une fois l'attrait des mystères dangereux. L'aventure est ici, dans cette petite rue équi-

voque, en dehors de la vie apparente de la ville ; elle rôde dans certaines rues superbement éclairées du riche quartier allemand.

En sortant du bar, j'ai croisé une bande de deux à trois cents soldats en uniformes allemands, le classique petit sac de toile verte sur le dos, rentrant en Alsace après avoir été contrôlés au pont de Kehl par nos petits postes. Dans cette bande assez joyeuse et bruyante se trouvaient des matelots. Je fus assez gêné de me trouver au milieu de cette troupe que je pris d'abord pour une compagnie de notre infanterie changeant de cantonnement.

Je fus gêné également quand, dans une innocente petite brasserie des quais, en allant vers l'ancienne place du kaiser, un jeune homme élégant et doux vint s'asseoir à ma table. Il m'offrit une abominable cigarette turque et me parla

en excellent français. C'était un officier d'artillerie assez disert. Il s'était battu, toujours avec 70 % de pertes dans son unité, où je m'étais battu et aux mêmes dates. Notre situation à tous deux fut pendant quelques minutes de celles qui comportent des développements assez délicats. Ce jeune homme était Allemand ; il portait au revers de son veston, sous une cocarde tricolore, un mince ruban blanc et noir. Je lui donnai le conseil de l'enlever.

* * *

Si j'ai parlé de Strasbourg entre minuit et deux heures du matin, c'est que dans certaines rues qui dépendent de l'ancienne Kaiserplatz peut-être, dans le quartier des villas magnifiques, les étranges voyageurs venus de Kehl y reprennent un peu de leur personnalité. Et ces hautes maisons aux fenêtres brillantes reprennent, elles aussi, leur insolence, la nuit tombée. On ne parle pas français derrière ces murs et ces baies vitrées. Comme je rentrais chez moi après avoir erré, j'ai entendu une voix de femme chanter la plus sotte des chansons parmi celles qui réjouissaient les jeunes officiers des hussards bleus, premiers clients du *Zentral bar* :

Barmaid toi si douce
Barmaid, oh ! toi qui sers au Savoy-Hôtel.

* * *

Tout ceci, n'est-ce pas, doit être compris comme un insignifiant détail perdu dans ce grand Strasbourg si français et si sensible qu'il est très difficile d'en parler pour l'instant. L'Alsace est tout entière ainsi que cette petite fille costumée en cantinière que je rencontrai le jour de l'entrée du maréchal Foch. Elle donnait la main à sa mère, et de très loin me regardait venir en souriant. En passant près d'elle, je dis : « Voici une vraie cantinière de zouaves. » L'enfant lâcha la main de sa mère, me sauta spontanément au cou et m'embrassa deux fois.

C'était une toute petite fille de six ans à peine, « aux mains parfumées de miel » et dont l'émotion surprenante me parut de cette qualité rare et divine qu'il ne faut pas tenter d'expliquer.

LUXEMBOURG

Nous arrivons à la nuit dans Luxembourg, venant de Metz par Thionville. Nous sommes ici dans une petite ville coquette et confortable qu'eût aimée Stendhal alors qu'il n'était que dragon et compagnon de Lucien Leuwen. La population ne paraît avoir souffert de la guerre que dans des proportions ne dépassant pas une limite assez raisonnable.

Ce sont les Américains qui pénétrèrent les premiers dans la capitale du grand-duché et le général Pershing fut reçu par la grande-duchesse qui tient un peu dans toute cette histoire le rôle gracieux de la Belle au bois dormant. Un régiment d'infanterie de ligne française tient également garnison dans la ville ; c'est un régiment de l'est avec la fourragère.

Les Luxembourgeois accueillirent les Alliés avec joie. Dans toutes les vitrines sont exposés les portraits du roi Albert, de la reine, de M. Poincaré et du maréchal Foch. Les enfants crient : « Vive la France » sans se faire tirer

l'oreille. Mais, entendons-nous bien ; ici, ce n'est ni la Lorraine, ni l'Alsace, c'est le Luxembourg qui tient particulièrement à rester le Luxembourg. Cette volonté est nettement exposée dans des affiches souhaitant la bienvenue aux troupes alliées.

« Messieurs, nous dit un excellent homme, vendant des cigares à des prix majestueux, le Luxembourg aime la France, mais il faudra remanier vos tarifs douaniers. »

Cet excellent homme est un commerçant pris au hasard et tout le monde est commerçant dans le Luxembourg que les Allemands ont su s'aliéner grâce à ce petit rien d'orgueil et de mauvais caractère qui leur a donné un rang avantageux parmi les plaies du monde (1). Tout Luxembourg aime les affaires et déplore les méfaits de l'occupation allemande. En attendant, les Alliés se chargent de réparer un peu ces méfaits en payant sans hésiter des notes de restaurant impressionnantes.

(1) Il est bien entendu que cette opinion est celle d'un Luxembourgeois nettement francophile.

Mais Luxembourg est une si jolie petite ville, une ville si confortable que l'on aimerait, même à ces prix-là, y pratiquer la diplomatie, rien que pour le plaisir d'aller au palais ducal dans un carrosse suranné.

Les Luxembourgeois aiment et aimeront la France davantage, à la condition que la France s'occupe activement des questions commerciales qui les intéressent. Tout cela, ici comme partout ailleurs, est plus compliqué qu'on ne le pense et demande du tact.

* * *

La vie à Luxembourg même a pu, durant la guerre, atteindre des prix qui feront plaisir aux collectionneurs : une paire de bottines de dame a valu 315 francs; une tablette de chocolat vaut encore 18 francs; par contre, les boucheries, les pâtisseries et les charcuteries paraissent bien achalandées.

La population, les jeunes demoiselles particulièrement et les adolescents, est rose et bien portante. Aucune impression de misère. Les soldats de la compagnie des volontaires, vêtus d'un uniforme noir et coiffés d'un shako rappelant celui de la « leeger » hollandaise, sont d'une tenue parfaite.

On parle français à peu près partout en ville;

cependant, pendant longtemps et chez beaucoup, l'Allemagne a représenté l'organisation dans sa perfection même et la France, bien entendu, les défauts opposés à cette qualité. Les Luxembourgeois ne font aujourd'hui aucune difficulté pour reconnaître que cette opinion pouvait être discutée. Ils sont forcés de constater que l'ordre ne règne pas précisément chez ses dévots et qu'en somme il n'y a rien de tel pour faire le fou qu'un « Fritz » lâché en liberté.

ENTRÉE DES AMÉRICAINS DANS TRÈVES

Les troupes américaines ont franchi la frontière à cinq heures du matin le 1er décembre 1918 et ont pénétré à midi et demi dans la ville de Trèves pour l'occuper militairement.

Tel est le fait historique. Et le spectacle par quoi ces quelques heures se rattachent à la grande histoire vaut la peine d'être vu.

Sur la grand'route qui conduit de Luxembourg à Trèves, notre convoi double des files interminables de camions où les soldats américains se groupent en audacieuses pyramides. De longues théories d'hommes en costume vert olive, à figures roses, portant le fusil sur l'épaule presque horizontalement, se dirigent inlassablement vers la frontière.

C'est à Wasserbillig, petit village posé comme un jouet de Nuremberg le long de la Moselle, que se trouve, à gauche, au bord de la route, à la sortie du pont, le poteau frontière portant l'aigle noir. Il est dressé contre un mur bas qui

semble vouloir empêcher de glisser un coteau couvert de vignes. Deux ou trois soldats de la Military Police, le « Colt » à la ceinture, surveillent la route d'Allemagne.

Nous dépassons Wasserbillig et plusieurs batteries d'artillerie lourde précédées d'un fanion rouge orné de deux canons croisés en laine jaune.

Les gens du village contemplent les troupes. Des enfants d'une laideur particulière, coiffés de casquettes feldgrau à passepoil rouge et à cocardes allemandes suivent les Américains, se bousculent, roulent dans la boue. En général, presque tous les petits enfants ont de la grâce; je ne sais pas par quel miracle ceux de Trèves parviennent à une telle réalisation du laid.

C'est le 6e d'infanterie, ses drapeaux et sa musique aux instruments de cuivre blanc qui pénétrèrent dans Trèves en franchissant la Moselle sur un pont coupé par un calvaire inattendu mais assez précieux.

Les tramways s'arrêtent pour laisser passer les hommes roses et vert olive. La population fait évidemment une assez drôle de tête; mais elle se montre correcte. Une centaine de femmes et d'enfants suivent la musique des gars du Connecticut.

Trèves est une cité riche en monuments romains, mais elle est également riche en panger-

manistes, ce qui explique la mélancolie de certains vieux messieurs. On serait déçu à moins.

* * *

Avant l'entrée des troupes américaines, le comité des soldats, qui fut immédiatement renvoyé de la ville, avait essayé de prendre contact avec le général commandant les troupes d'occupation. Celui-ci refusa tout net et ne voulut entrer en conversation qu'avec le bourgmestre : von Brunckhaus.

L'occupation de cette ville entourée d'usines, peut-être la plus allemande de toutes celles que nous allons occuper, s'est donc effectuée dans le plus grand calme. On peut même dire que l'entrée du 6e régiment d'infanterie et du 1er régiment d'artillerie qui le suivait, n'a troublé en aucune façon la vie normale de la cité. Les boutiques sont ouvertes. Les étalages contiennent de pauvres choses qui incitent à considérer l'existence dans ce cadre comme une manière de désolation. Pas de vivres naturellement, et tous d'un aspect sournois.

* * *

Il bruine. La ville est grise ; les rails du tramway brillent comme du mercure et toujours

l'interminable fleuve verdâtre des hommes à figures roses se jette dans la ville muette et sans drapeaux, on le comprend facilement.

C'est avec une véritable joie que nous marchons sur les trottoirs de Trèves. On s'efface devant nous. Des médecins militaires allemands en grand uniforme traversent la chaussée. Les gendarmes sont restés en ville ; mais ils doivent partir dans quelques jours.

Derrière toutes les fenêtres, des têtes curieuses nous épient. Des jeunes filles aux grands pieds, comme la reine Berthe, échangent entre elles, en nous voyant, des propos probablement spirituels. Quelle tristesse et quelle humiliation pour un peuple ! Pendant deux minutes j'ai passé de l'autre côté de la barricade et j'ai contemplé avec d'autres yeux les forces infinies de l'armée américaine. Je revois toujours les bataillons marchant en colonnes de route avec leurs hauts drapeaux, le long des rails du tramway jaune sale. Pour cette raison, je n'ai pas été surpris de voir en me retournant une petite fille me tirer la langue et cracher dans ma direction.

Elle avait de pauvres cheveux, jaunes comme le tramway, des vêtements misérables et un bonnet de soldat allemand sur la tête. Elle était également chétive et plus malsaine qu'un singe de laboratoire, mais cette enfant exprimait avec

l'inconscience de son âge la fureur contenue de ses parents.

En revenant vers Metz, nous avons encore rencontré des Américains et des Américains. Il y avait parmi eux des cavaliers montés sur de petits chevaux, à l'amble, la carabine à l'arçon et les pieds chaussés dans les larges étriers de cuir des cowboys. Jusqu'à la frontière du Luxembourg où les enfants nous acclamèrent en levant les bras, je vis sur différentes petites figures crispées une même expression de fureur contre les étrangers vainqueurs

LA ROUTE....

Quand on va de Coblence à Metz, on suit d'abord le Rhin jusqu'à Bingen. De Bingen à Kreuznach, qui fut le quartier général de Ludendorff, la route est encadrée de vignes. Le moindre coin de terre posé comme un tapis sur les rocs coiffés d'un château en ruines, est utilisé méticuleusement. A Kreuznach se trouve, au milieu d'un quartier d'une élégance fugitive qui rappelle Deauville, l'hôtel où Ludendorff et Hindenbourg vécurent. Il ne faut pas trop insister sur ce que raconte l'hôtelier ; je savais, pour l'avoir lu dans l'histoire de Napoléon, avant de l'entendre, que ces deux généraux travaillaient tard, se levaient tôt et partageaient avec leurs officiers d'ordonnance un repas naturellement frugal.

J'ai abandonné Kreuznach au culte de ses deux gloires et je vous prie de croire que je regardais intensément le paysage rapidement emporté par la vitesse de la voiture.

A droite et à gauche, la route était bordée de

sapins où l'âme de Gottlieb le Musicien chantait entre les branches. Un ciel de tragédie déroulait ses nuages gonflés d'eau jusqu'à l'extrême limite. Le crépuscule de la nuit prêtait au décor un charme inquiétant.

C'est ainsi que nous traversâmes le camp d'instruction de Kaiserslautern, qui est un camp d'instruction semblable aux nôtres, c'est-à-dire offrant tout un jeu de tranchées établies sur le modèle des tranchées françaises que les Allemands voulaient attaquer. De là, on gagne Saarbruck, qui est une ville avec de beaux magasins et des enfants allemands antipathiques qui crient : « Vive la France! » dans la journée et nous jettent du sable à la figure à la nuit tombante.

Sur ces grandes routes d'Allemagne, parfaitement entretenues, l'animation n'est pas séduisante. Nous croisons de temps à autre une charrette de paysans tirée par des chevaux d'assez bonne apparence. Le conducteur porte le chapeau de feutre noir à larges bords et son gilet s'agrémente de quatre rangées de boutons de métal blanc. Il salue quand nous passons. Quelquefois une paysanne isolée bondit dans le fossé comme un chevreuil afin d'éviter les jets de boue que la voiture distribue avec prodigalité. Elle rit. Il n'y a vraiment pas de quoi, car, pour ma

part, je ne connais rien de plus franchement immonde que d'être couvert de boue par une auto ; mais dans ce pays tout le monde rit, tout au moins pendant le jour

* * *

Cette course sur les routes allemandes, où très rarement nous rencontrons un train de combat ou un train régimentaire regagnant un cantonnement, est suffisamment poignante. La nature est plus hostile aux vainqueurs que les hommes. Son aspect sournois dépasse les limites de la sévérité, et sur une route parfois comme toutes les autres routes on sent la guerre, la fin de la guerre et l'écroulement des espoirs de tout un peuple. Et pourtant pas un soldat à l'horizon. Parfois, devant un passage à niveau fermé par une poutre peinte aux couleurs de la Bavière rhénane, nous nous arrêtons pour laisser passer un triste convoi de sept ou huit locomotives qui vont se rendre, selon les conventions de l'armistice. On n'imagine rien de plus mélancolique et de plus agréable cependant que ces longs convois de wagons enchaînés comme des vaincus.

La route, au milieu d'une forêt de légende, devait nous offrir à son tour un spectacle de choix. Est-ce avant Kreuznach ? Je ne sais plus.

Toujours est-il que le paysage devenait effroyable à souhait, grâce au ciel, aux arbres, aux rocs. Nous avancions dans un domaine qu'Edgar Poë pouvait choisir pour y construire la maison Usher et les corbeaux gonflés comme des bidons de deux litres nous escortaient avec une désinvolture insolente. Comme la route tournait brusquement dans un virage qui laissait apercevoir une descente rapide où nous allions plonger dans le ciel, au bord du fossé, allongée dans la boue, nous vîmes une forme humaine. A côté de cette forme, un homme accroupi ne leva pas la tête quand nous passâmes. C'étaient des soldats « feldgrau » ; l'un, mort d'épuisement, était tombé dans l'attitude d'un Christ janséniste renversé, et l'autre fouillait les poches de son camarade. Etait-ce là le geste habituel du camarade d'armes cherchant les papiers du camarade d'armes? Etait-ce également l'attitude d'un coquin fouillant les poches d'un mort? L'heure troublée, le paysage et cette extraordinaire atmosphère de fin de grande guerre permettaient toutes les suppositions.

La vitesse de la voiture, en deux minutes, consacra le mystère. Mais je sais bien qu'à partir de ce moment précieux la route n'exista plus pour moi. Dans la voiture, à mes côtés, un étrange voyageur, sorti des contes les plus tragiques

d'Hoffmann et de Chamisso, s'était assis. En ricanant, il révéla son identité quand, à l'entrée d'un petit village il s'échappa et courut après la voiture sous la forme d'un chien noir se rapprochant du barbet.

MAYENCE

ENTRÉE DES FRANÇAIS A MAYENCE

Nous avons vécu aujourd'hui la journée la plus étonnante qu'il soit possible de vivre.

Le ciel s'est montré favorable aux vainqueurs, un rayon de soleil perce même les nuages. Naturellement, pas un drapeau aux fenêtres. La vie publique continue. Les boutiques sont ouvertes. Les Mayençais auront du mal à considérer ce jour comme un jour de fête ; cependant un public nombreux, curieux, et aimable même, se

presse derrière les soldats formant la haie. Beaucoup d'enfants, des hommes, peu de femmes. Ici, les femmes sont plus patriotes que les hommes. Elles manifestent leur patriotisme avec dignité.

Peu à peu les fenêtres de la Schillerstrasse et de la Ludwigstrasse, où doivent passer les troupes de la dixième armée se garnissent de monde; des curieux qui pour « un moment » ont suspendu leurs occupations.

Nous prenons place sur le Höfchen (petite cour) et dans le lointain, au bout de la rue, on entend les clairons sonner éperdument les marches de la dixième armée. Derrière les trompettes de cavalerie et précédé des musiques d'une division, le général Fayolle fait son entrée, suivi du général Mangin et du général Gouraud qui portent l'ancienne tenue.

Un silence impressionnant plane sur la ville : pas un cri, pas une protestation, les clairons et les musiques jouent « Sambre-et-Meuse » et la plus belle armée du monde défile en portant les armes. L'infanterie passe, puis la coloniale sonnant sa marche fameuse et les canons, les canons lourds habillés d'une peau de serpent, nonchalants et cahotés sur les pavés et les rails. Les tanks clôturent la marche.

C'est la première fois que j'ai entendu sonner

les clairons français dans une ville allemande. L'émotion durcissait les traits des hommes dont beaucoup mordaient leur jugulaire.

Les Mayençais en apparence impassibles ont contemplé ces soldats bleus que leurs arrière-grands-pères avaient déjà connus. Cette fois la ville a compris ce que signifiait cette force et l'exaltation que les clairons mettaient au cœur de nos hommes.

* * *

La physionomie de cette belle ville en quelque sorte violée exprimait plus qu'il n'est possible d'en mettre dans un article écrit sur un coin de table dans un café où les « kellnerines » ont depuis quelques heures une figure plus attristée. La plus charmante et la plus douce de toutes les villes du Rhin a souffert aujourd'hui pour tous les crimes de l'Allemagne vaincue. Mais il ne faut pas oublier que la France a souffert elle aussi moralement et physiquement dans une mesure qui n'admet pas de comparaison.

Les soldats qui firent le service d'ordre aujourd'hui samedi à Mayence ne paraissaient point disposés à oublier de sitôt. C'étaient des gars du Nord peu enclins à la pitié déplacée et tout cela est à la fois mélancolique et joyeux. Cette vieille Allemagne est extrêmement capti-

vante ; il ne faut pas oublier la « Loreley » toute proche ; ici se trouvent les plus dangereux écueils pour des jeunes Français courtois envers toutes les choses.

J'ai encore aux oreilles le bruit caractéristique des voiturettes de mitrailleuses roulant sur les pavés pointus d'une petite rue conduisant au Rhin.

Mais il fallut abandonner la rue si passionnante pour aller au Grand Palais Ducal où les autorités civiles allemandes recevaient le général Fayolle. Dans un salon blanc et or où le service d'honneur était fait par des coloniaux du 52e se tenaient vingt et un Allemands aux têtes inexprimables. Le général Fayolle d'une voix nette leur adressa un discours.

Le général français dit ce qu'il fallait dire en rappelant les vols, les meurtres et les pillages de l'armée allemande, mais il raviva aussi les souvenirs de 1792.

Le général Mangin, le nouveau gouverneur militaire de Mayence, s'avança à son tour. Il fut adroit, presque félin, et sut arrondir des angles, mais ce qui devait être dit avait été dit. Ce soir à huit heures, tous les établissements étaient fermés par ordre. Les Mayençais se coucheront avec des idées nouvelles sur les différentes manières d'être vainqueurs.

UNE NUIT A MAYENCE

Une ville, même quand elle est contrainte à fermer ses portes à 8 heures du soir, ne livre sa véritable nature qu'à la nuit. Elle revêt sa toilette nocturne sous la lumière des hautes lampes électriques cruelles et révélatrices. C'est ainsi que les cœurs les plus clos se laissent pénétrer un peu, un tout petit peu.

Dans la journée, j'ai entendu les clairons de l'infanterie sonner la marche de la coloniale sur la Marktplatz de Mayence. Le mark valait avant la cérémonie on ne sait au juste combien, plutôt plus que moins. Quand les clairons du 154e eurent ébranlé pour la première fois les vitres des maisons élégantes il valut tout juste quinze

sous. Ainsi s'affirme une fois de plus la valeur des clairons français sonnant les marches traditionnelles dans une patrie où la Loreley sanglote depuis quelques jours sans espoir d'attirer les casques bleus dans son paradis perfide.

Parce que la Loreley hante un rocher au milieu du Rhin, près de Mayence, et parce que, depuis quelques jours, j'aime la France plus encore que je ne pensais l'aimer, j'ai erré le soir longtemps dans une ville morte où les pignons des maisons se découpaient selon une ordonnance romantique sur un ciel gros de chagrin.

Nos soldats ont compris la situation en conservant sous le casque et la jugulaire de service l'attitude un peu rude que la décence recommandait. Le général Mangin est pour Mayence un gouverneur de qualité. Il a l'allure convenant à une telle ville et je conçois que cette cité aimera son vainqueur. Sur les murs des monuments publics le discours du général Fayolle est affiché. L'heure française a remplacé l'heure allemande. Les casernes sont occupées et le 52e colonial prend la garde et défile en musique à 11 heures, comme les Allemands, pour le but d'impressionner la population.

Une kellnerine — ici les « kellnerines » ne manquent pas de distinction et font parfois partie de la famille — me disait : « Les soldats

français sont durs ! » Je lui ai répondu : « Avez-vous une idée de ce que les soldats allemands ont pu faire dans le Nord de la France? » La kellnerine, avec la grâce un peu maniérée qu'elles ont toutes, porta la main à son cœur et dit : « Il me semble que les Français ont toujours été ici. »

La lune bienveillante donnait à Mayence une lumière d'eau-forte. Le Rhin s'étalait comme la mer et, dans la rue, j'entendais des voix de soldats français. En passant dans la Ludwigstrasse, j'entendis également un piano, mélancolique ainsi qu'il convient à tous les pianos égarés dans la nuit. J'attendis au coin d'une rue du XVe siècle. Des soldats s'étaient arrêtés et écoutaient aussi. Quoi? Peut-être l'expression d'une cité merveilleuse et légendaire vulgarisée par un instrument de musique à la portée de toutes les sensibilités. Mais les coloniaux étaient là, dans la caserne ; Lotte, la kellnerine, avait dit ce qu'il fallait dire, en parlant des Français de 1792, et Rouget de l'Isle, dans la maison inconnue de la Ludwigstrasse, en habit bleu et l'épée au côté, tenait le piano.

LES CUIRASSIERS SUR LE FLEUVE

La neige couvre les toits de Mayence, c'est une parure de Noël qui sied à merveille à la vieille ville en prêtant aux arbres une délicatesse qui, dit un soldat à côté de moi, fait rudement bien dans un stéréoscope.

Le soldat s'enthousiasme sur la beauté des clichés qu'il vient de prendre le long de la Rheinstrasse. Des gens se promènent, accueillant d'ailleurs et peut-être moins par platitude que par un bizarre retour de vieux souvenirs que l'on aurait pu croire enterrés dans le cimetière où dorment les vieilles lunes et les anciens calendriers. Chez les marchands d'antiquité dont les boutiques se succèdent sur la Rheinstrasse les estampes représentant les batailles de Napoléon alternent avec d'autres gravures représentant Mayence, alors que les soldats de la grande armée se promenaient près de la Citadelle donnant le bras à d'accortes commères portant la jupe courte, le châle et le joli bonnet des Normandes.

Nous avons laissé ici le souvenir d'une France généreuse et son image popularisée par des anecdotes reproduites en estampes symbolise pour ce peuple et la petite bourgeoisie ce merveilleux programme de pénétration pacifique : « Liberté, Egalité, Fraternité. » Il ne faut pas généraliser mais il ne faut pas prendre non plus le Palatinat pour le Brandebourg, et ne pas découvrir la haine dans les pays où elle ne se montre point.

* * *

Un peuple vaincu peut manifester son dégoût pour le vainqueur de mille et une façons sans pour cela encourir la rigueur des pénalités d'exception. Il est permis à tous les Mayençais de rester dans leur maison et de n'afficher aucun sentiment. Ils préfèrent pour la plupart être prévenants sans obséquiosité.

Le souvenir de la grande révolution française est ici profondément enraciné.

Les enfants apprennent le français depuis l'âge de quatre ans et le monument des soldats Mayençais morts dans la grande armée au service de la France est entretenu avec piété.

Il ne faut pas décourager les sympathies ni brouiller les cartes quand le jeu va devenir clair. J'ai quitté Mayence il y a huit jours après les premières heures de l'occupation, je retrouve une

cité très française. Les vainqueurs n'ont pas gâté la joie de la fête de Noël et dans les *Weinstube* où brillaient les verts sapins fleuris de minuscules bougies allumées, des soldats français ont décroché des souvenirs sans qu'aucune idée vénale se mêlât à des cadeaux traditionnels. En regardant le Rhin, roulant ses flots vers un nouveau destin, je pensais que les événements ont un rythme et que l'histoire ne demande qu'à se répéter.

* * *

Autour de moi des enfants poussaient des traîneaux décorés de clochettes ; un ciel gris mettait sur les toits couverts de neige une teinte de qualité quand, venues du fleuve dans la direction de Bingen, des fanfares militaires se firent entendre.

Majestueux, puisque participant à la vie du beau fleuve, un grand bateau à aubes *l'Elber-*

feld peint en blanc et noir se présenta portant un bataillon de capotes bleues avec l'étendard du régiment fièrement arboré à l'avant de la dunette. Sur la passerelle la musique jouait nos vieux airs militaires.

Les enfants avaient lâché leurs traîneaux et battaient des mains. Des filles se penchèrent gracieusement et firent de la main le geste de la bienvenue.

Le général Mangin, en manteau bleu de cavalerie et à pied, suivi de cinq ou six officiers d'état-major, vint regarder le débarquement d'un bataillon de cuirassiers précédé de sa musique et de ses tambours et clairons. La cérémonie fut très intime et les cuirassiers, qui en débarquant paraissaient gelés, traversèrent Mayence à belle allure. Les gamins les escortaient en gambadant ; les fenêtres s'ouvraient malgré le froid au passage de la musique et personne ne montrait un visage ravagé par l'amertume.

On demande à la population du calme, de l'obéissance et le respect des vainqueurs ; personne ne lui a demandé de sourire ; les sourires sont en plus, par-dessus le marché, et ça c'est encore la faute de Voltaire et de Rousseau, des soldats de la République et de quelques jeunes hommes comme Marceau et Hoche par exemple.

PROPOS AVANT LES ÉLECTIONS

Toute l'Allemagne a voté. D'après les premiers renseignements que j'ai pu obtenir, il apparaît que le parti social-démocrate est en minorité devant les autres partis, infiniment plus modérés.

A Mayence, à Bingen, à Kreuznach et à Wiesbaden, que j'ai traversés, les gens paraissent satisfaits de ce résultat. « Il n'y a pas de surprise, » me disait un Mayençais. « Ce résultat était prévu à Mayence, » fit un autre en riant, « nous avons cinq cents spartakistes. » — « A propos, monsieur, me dit mon premier interlocuteur, connaissez-vous l'origine du mot spartakiste ? » — « Evidemment, » répondis-je. — « Je vois. Je suis certain que vous n'y êtes pas ; eh bien, voici : quand Rosa Luxembourg et Liebknecht qui, il ne faut pas l'oublier, aimèrent la France, furent libérés, Rosa Luxembourg voulut embrasser Liebknecht et celui-ci lui répondit dans le patois de Mayence : *Spart ta kiss*,

c'est-à-dire : Je refuse ton baiser. Vous saisissez? *Spart ta kiss* a fait Spartacus. »

J'eus la politesse de sourire afin de montrer aussi que je n'étais pas étranger aux jeux de l'esprit.

« Les femmes, ajouta le second monsieur de Mayence, sont pour beaucoup dans ce résultat. Elles ont toutes voté pour le centre. Elles ont mis en échec, j'en ai la certitude, la social-démocratie. Sans le vote des femmes, le résultat pouvait être tout autre. Ah! quand je pense, monsieur, que la bouteille de vin du Rhin, qui vaut 25 mark aujourd'hui, valait, avant la guerre, 2 mark à la table d'hôte des meilleurs hôtels, et qu'un œuf vaut 1 mark, quand on en trouve, je me demande si nous reverrons jamais cet âge d'or. » — « Notre génération ne reverra jamais plus cet âge, dit le premier Mayençais. L'Allemagne est ruinée. » — « Les paysans seuls se sont enrichis, déclare l'autre. Ils suent l'or et n'ont pas perdu une once de graisse. »

Cette phrase fut dite avec quelque chose de si amer dans la voix que je ne pus m'empêcher d'examiner en détail les deux Allemands debout devant moi au coin de Ludwigstrasse. C'étaient évidemment deux hommes qui avaient été gras : leur amertume s'expliquait de ce que les restes de leur ancienne obésité ne contribuaient point

à les embellir. Chez l'un comme chez l'autre, la peau des joues pendait comme des babines de chien de chasse et leur cou se plissait en accordéon tel un cou de tortue. Leurs vêtements contribuaient à les rendre lamentables et sincères. J'eus sur le moment l'envie de leur communiquer l'idée qui m'était venue de se munir d'un ventre ersatz d'un volume égal à l'absent et de conserver de cette manière aux yeux de l'étranger le prestige d'une population dodue et solennelle ; puis, en réfléchissant quelques secondes, j'abandonnai cette inspiration.

LA CITÉ DES RATS

J'ai vécu suffisamment dans la ville de Mayence pour me faire une opinion sur ses habitants. La plupart ressemblent à des rats, à des rats glabres, parfois sympathiques, mais très souvent d'une intelligence subtile. Ces rats, en ce moment agités par les différents problèmes que comporte une élection, ne véhiculent pas le bacille du bolchevikisme. J'ai eu, un soir d'ennui, dans le fumoir de l'hôtel où j'habite, la fortune d'entrer en contact avec l'un d'eux.

Ce rat de ville rhénane était menu, affairé, toujours inquiet. Le tic-tac de sa montre lui procurait les émotions fortes que procure une « Maxim » en action, ses oreilles, développées à la manière des oreilles d'un dégénéré supérieur, lui donnaient l'apparence d'un homme futur, muni de deux pavillons de phonographe naturellement adaptés aux besoins d'un organisme nouveau. Il parlait le français, hélas! comme je suis incapable de parler l'allemand,

et, naturellement, de ce simple fait, ce fut lui qui prit tous les avantages.

— Je suis sûr, monsieur, fit cet homme courtois, que vous ne vous rendez pas compte de quoi nous manquons exactement. Eh bien, voilà, nous manquons de tout, tout en ne manquant de rien. Certes, les restrictions sont nombreuses et formelles, mais enfin vous devez avoir l'impression que l'on pouvait résister davantage. Et pourtant la guerre s'est terminée et sa solution est un désastre pour nous. C'est que, voyez-vous, on ne sait pas au juste dans quelles conditions viendra le fameux quart d'heure où il faut tenir. C'est un peu l'histoire de ce cheval que son maître avait entraîné à se nourrir d'air et de soleil et qui mourut au moment même où cette habitude allait devenir une seconde nature. Nul ne peut prévoir le moment précis où la coupe sera pleine et quand elle déborde c'est à peine si l'on s'en aperçoit. Pour nous, la coupe a débordé un

beau jour, et nous sommes nous-mêmes stupéfaits de voir qu'elle a débordé.

« Nous nous sommes couchés un soir comme si nous devions encore résister de longs mois et nous nous sommes réveillés le lendemain, après une nuit inexplicable, définitivement découragés. Je crois, comme vous, que c'est l'imminence d'un désastre militaire qui a hâté la fin du cauchemar, mais l'imminence ce n'est pas la réalité, et nous resterons tous avec ce doute angoissant de n'avoir pas fait tout ce que l'on pouvait pour le salut de l'Empire. C'est une chose curieuse qu'une fin de guerre. On croit, dans le commun, que les événements s'enchaîneront de telle façon que l'on pourra prévoir les faits à quelques erreurs près. Et pas du tout, la solution éclate comme une bombe, au moment où l'on s'y attendait le moins.

« Vous dites, et vous avez raison, que nous ne nous rendons pas compte de notre défaite. C'est exact et c'est faux également. Je vous dirai qu'un grand malheur n'apporte jamais avec lui la révélation exacte de son importance. On ne s'aperçoit de la disparition d'un être cher que petit à petit en précisant quelques souvenirs. Nous mettrons peut-être cinquante années à nous apercevoir du désastre subi par la grande Germania. »

* * *

L'honorable rat fut ému et je respectai son émotion.

« Ici même, poursuivit-il, en désignant la Reinstrasse, ici les mitrailleuses ont tiré. Il y a eu cinquante morts. Le Rhin a contemplé se spectacle impossible à prévoir. Sommes-nous donc un peuple de bolcheviks? Ah! que vos soldats fassent une barrière infranchissable et nous n'aurons pas tout perdu dans cette débâcle! »

LA CLEF DE L'ARMOIRE ET LA CLEF DE LA GUERRE

Je suis allé il y a quelques jours dîner au Bodega de Mayence. C'est une brasserie confortable, familiale, dont les fenêtres sont ornées de vitraux inexplicables, mais d'une composition tourmentée. Le service de la table est admirablement fait. On boit du Rüdelsheimer mûri aux pieds de la colossale Germania dominant la vallée de Bingen, dans des verres bicolores qui ne manquent pas d'élégance et qui sont inséparables des longues bouteilles où le vin du Rhin tremblote comme de l'or liquide. J'ai admiré,

car j'avais faim, la bonne ordonnance de ce repas composé d'un seul plat appétissant, jusqu'au moment précis où j'eus le curieux désir de demander des confitures.

Je savais que la maison possédait des confitures pour en avoir vu passer devant moi, autour d'une omelette battue et saisie selon les principes de Huysmans.

— Alors, dis-je, fräulein, donnez-moi des confitures.

— Nous n'avons pas de confitures, *monsieu.*

— Il y a dix minutes, fräulein, vous avez, devant moi, servi une omelette avec des confitures. Vous avez donc des confitures.

Les kellnerines parurent atterrées, se consultèrent et coururent interroger la patronne qui sembla perdre instantanément l'usage de ses facultés.

Les servantes revinrent. — Nous ne pouvons pas vous donner des confitures, *monsieu*, le chef de la cuisine est parti et c'est lui qui a la clef de l'armoire aux confitures.

De nouveau les servantes levèrent sur leur maîtresse des yeux implorants et gémirent en me considérant comme une manière de brute indomptable.

Tout le personnel de l'établissement sembla redouter je ne sais quel désastre puissant et mer-

veilleux. Je réglai ma note et je partis en abandonnant les confitures à leur destin.

Les kellnerines ne manquèrent pas de lever les bras vers le ciel après mon départ et l'on ferma de suite les portes de l'établissement afin d'éviter le retour d'un pareil cataclysme.

* * *

En me promenant — superficiellement, il faut l'avouer — dans plusieurs villes des provinces rhénanes et du Palatinat, j'ai vu des enfants mal nourris, des bourgmestres et des conseillers du commerce difficiles à confesser, des restaurants assez bien achalandés, des citadins humbles, bonasses et rusés, de l'insolence chez les enfants à la tombée de la nuit, de la platitude chez beaucoup d'hommes dès le lever du jour. Je suis entré chez un homme de petite condition et je lui ai dit : « Invitez-moi à souper à la fortune du pot, sans cérémonie. » Et j'ai mangé des rutabagas que j'ai payés avec du chocolat pour les enfants. Au Bodega, par exemple, l'oie rôtie abonde et les beefsteaks sont impressionnants.

Il résulte alors de toutes ces impressions désordonnées que j'ai l'arrière-pensée que, tout au moins pour les provinces que j'ai visitées, on pouvait, pour la patrie, ajouter quelques crans

à la ceinture. C'est un peu comme les chaussures en papier qui font fureur dans les vitrines des boutiques et que personne ne porte. Ce n'est pas, je pense, les chaussures en papier qui ont obligé l'Allemagne à céder devant les Alliés. Je sais encore que la disette est sérieuse en Bavière et en général dans toutes les régions traversées par les troupes, et je pense intimement que je dois éviter de découvrir l'Allemagne en quinze jours, et que j'ai tout intérêt à ne point écrire des stupidités définitives sur un pays dont une partie de la population se dérobe, ne laissant en contact avec les troupes qu'une majorité d'individus dont la moralité s'accommode assez bien de tous les principes.

Malgré tout, et en souvenir de mon dîner dans un restaurant admirablement organisé, je persiste à croire que l'Allemagne a perdu la guerre parce que le chef préposé à la garde de l'armoire aux confitures en avait emporté la clef au moment précis où chacun la réclamait.

* * *

Il faut très peu de chose pour affoler une hôtelière de Mayence et sept kellnerines. Il a fallu très peu de chose peut-être pour déconcerter un général en chef et trente-six mille officiers d'état-major, ayant tout prévu, en dehors d'une panne

mystérieuse, pour moi, dans une remarquable combinaison.

Les vingt et un gaillards, dont un évêque, qui se firent conter quelques vérités par le général Fayolle, dans le palais ducal du grand-duc de Hesse, étaient bien de la même essence que les trois kellnerines du Bodega de Mayence. Tous interrogeaient l'inconnu avec des yeux où se reflétait la même angoisse d'avoir, pour les unes, trouvé un monsieur désirant des confitures dans un moment inopportun, et, pour les autres, d'avoir perdu la guerre pour des raisons qu'un véritable Allemand trouvera toujours trop fantaisistes et pas du tout conformes à ce qu'on lui avait appris.

LES ÉLECTIONS A MAYENCE

Peu d'affiches sur les murs. Dans les rues, quelques gentlemen mal vêtus et désabusés promènent au bout d'une perche des pancartes vantant l'excellence de leur candidat. Cette réclame, d'ailleurs peu tapageuse, ne crée aucun rassemblement. Voici pour le pittoresque spécial à cette consultation nationale qui est une erreur et dont le résultat dans les pays que nous occupons permettra peut-être de sonder l'opinion publique.

Je ne pense pas que nous éprouvions des surprises quand, demain, les résultats seront connus. Dans la rue, hommes et femmes endimanchés se dirigent vers les salles de vote disséminées dans la ville. Des pancartes blanches et des affiches « manœuvre de la dernière heure » en désignent l'entrée. Les femmes sont extraordinairement nombreuses. Deux ou trois jeunes filles, devant nous, discutent avec animation; elles s'engouffrent dans la salle de vote précédées par un gros petit homme court vêtu d'une jaquette marron qui lui donne l'air d'un hanne-

ton ayant imprudemment survécu à la saison des jeunes pousses.

Il fait si froid que l'air, le ciel semblent friables comme du verre. Dans cette atmosphère, les voix allemandes prennent leur caractère. A

côté de notre groupe, discrètement éloigné de la salle de vote, des hommes échangent des idées. Les mots nettement prononcés claquent comme des coups de fouet. C'est l'impression d'une fusillade hésitante un soir de neige. Pas de désordre, pas de bousculade. La fièvre électorale ne domine pas la foule. Les femmes paraissent plus intéressées que les hommes.

* * *

A trois heures de l'après-midi, avant de partir pour Hoechts, qui est un centre d'usines et qui peut, de ce fait, présenter une physionomie différente de la vieille ville bourgeoise, je suis allé au Kothe Hof, près de la Schiller Place, où une salle de vote était aménagée dans cette ancienne brasserie, précédée d'un petit boulingrin aux arbres grêles et mal nourris. Un bourgeois de Mayence, portant lunettes, gémissait exagérément sur ce qu'il appelait le désordre. J'ai failli tomber d'admiration à la pensée de ce que cet homme sensible pouvait appeler l'ordre. Pour ma part, le spectacle que j'avais devant les yeux me paraissait offrir un bel exemple de discipline. Il paraît que ce n'était que du désordre ; et le bonhomme en rendait responsable l'abondance des femmes et des jeunes gens, puisque la limite d'âge a été reculée jusqu'à 20 ans.

* * *

J'étais en train de méditer sur ce fait, quand une musique militaire française fit éclater ses cuivres à côté de là, sur la Schiller Place. Ce fut magique. Ceux qui avaient voté ne firent qu'un bond dans sa direction, et les autres se hâtèrent de déposer leurs bulletins dans l'urne. La place, devant la statue de Schiller et autour du kiosque occupé par la clique et la musique des cuirassiers à pied, était remplie à faire céder les maisons qui la bordaient. J'ai encore une fois assisté à un de ces spectacles par quoi l'âme allemande semble inexplicable. D'un côté la salle de vote et de l'autre une musique française jouant nos marches militaires traditionnelles devant un public qui, deux minutes plus tôt, essayait de se rattacher à l'Allemagne par l'expression de ses idées politiques.

Au premier rang, au milieu des capotes bleues, une dizaine de soldats allemands mutilés, revêtus de l'uniforme verdâtre à peine démilitarisé, écoutaient *Sambre-et-Meuse* et le *Père la Victoire;* groupe pitoyable composé de quelques jeunes hommes extrêmement blonds dont les yeux sans lueur ne reflétaient aucune émotion.

La soirée fut aussi calme. Dans les rues, des bandes de filles et de garçons passèrent sous mes

fenêtres en chantant des chœurs probablement patriotiques ; les brasseries refusaient du monde et toute la ville paraissait se mouvoir dans une jubilation extraordinaire.

De mes fenêtres, je voyais le Rhin, et dans la Rheinstrasse des enfants chantaient. Une voix de femme leur cria quelque chose comme : « Voulez-vous vous taire ? » Les voix des enfants se turent et l'on entendit sur Mayence, venu de la caserne Sainte-Catherine, je crois, le refrain d'un régiment, puis la nostalgique sonnerie de l'extinction des feux, détachée en notes pures dans la nuit balayée par les projecteurs sur les hauteurs de Bingen et de Baccharach.

LES " GRETCHEN "

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des femmes du Rheinland. Je ne connais point les autres et ne puis, pour cette raison, les comparer à d'autres dangers.

Mais à Coblentz, à Mayence, à Hoechts et même en remontant vers le nord jusqu'à Trèves, les troupes d'occupation se trouvent en présence de l'Allemande que les poètes ont chantée, la Lotte de Werther, et les héroïnes rêveuses et passives des contes fantastiques d'un Allemand talentueux : Achim d'Arnim.

Blondes pour la plupart, élancées, minces et d'un caractère souriant et discipliné, elles apparaissent à première vue comme dignes d'intéresser les galants paisibles. Elles éloignent assez naturellement par leur abord réservé les polissons de toute marque et n'inspirent que des aveux conformes aux lois matrimoniales de tous les pays.

Ne prenez cependant point ces quelques lignes pour un éloge un peu facile d'une femme que je ne connais pas plus que nos romanciers spécia-

listes ne connaissent la Française. J'ai seulement devant ces « douces filles » aux gestes gracieux, une impression de déjà vu qui me permet de faire quelques rapprochements, assez timides d'ailleurs.

* * *

Voici Lotte, la kellnerine. Blonde, travailleuse, bienveillante et jolie. Elle aime les enfants. Cette fille, cette « douce fille », comme disent les Allemands eux-mêmes, était femme de chambre à Paris. Elle se montrait indispensable dans son emploi et sa maîtresse ne tarissait pas en éloges sur elle. Quand elle partit, quelques mois avant la guerre, les enfants pleurèrent et se cramponnèrent à ses jupes : « Lotte, ne partez pas ! »

C'est elle aussi qui traînait dans les couloirs feutrés de tous les Savoy-Hotel de la création.

Cette autre, élégante, musclée et fine comme une chevalière de fortune, dont je contemple la photographie dans une vitrine, je l'ai vue en France dans un music-hall.

Mata-Hari, l'espionne, était de cette souche. C'était une Allemande, elle aimait son pays et les belles étoffes. Ceux qui la connurent la considérèrent comme une fille remarquablement belle et remarquablement intelligente. Elle fut fusillée selon les lois de la guerre, et sa fin fut logique, car elle-même tendait au but que les circonstances réalisèrent. On ne peut guère s'apitoyer sur sa mort, si on la compare à d'autres. C'était cependant une fille comme celle dont la photographie épinglée dans une vitrine sur un fond de peluche verte m'oblige à quelques réflexions.

Ma qualité de Français m'incite naturellement à me montrer courtois envers les femmes, et c'est pourquoi je n'hésite pas à rendre hommage à quelques silhouettes d'Allemandes, trop gentilles et trop douces, malgré tout. Mais cette douceur est un moyen de parvenir à des résultats militaires, comme un autre, et, dans sa sphère, une Gretchen un tantinet mélancolique obtiendra plus de résultat qu'un général en chef,

même orné de clous. C'est très humain et pas du tout à négliger. J'ai la conviction que l'Allemagne peut beaucoup, grâce à ses femmes. Elles ne sont pas plus difficiles à exporter que la verrerie, les appareils d'optique, les cartes postales et d'autres articles, qui ne sont pas non plus toujours de la camelote.

Nous reverrons Lotte au Savoy-Hôtel ; elle sera, mettons Tchéco-Slave. Nous reverrons Greta sur le plateau des music-halls. Et les enfants pleureront quand Lotte partira, la maîtresse de maison gémira sur le départ de sa « véritable perle », et quelques vieux gentlemen se disputeront en vente publique les bas de soie d'une chevalière de fortune brutalement arrachée à ses occupations.

Ici, dans leur cadre, elles sont inoffensives ; mais toutes, toutes sans exception, entendez-le bien, n'ont pas perdu de vue le grand espoir de leur race qui se résume par ces mots : « *Nach Paris!* »

Je ne pense pas qu'on puisse les empêcher pour toujours de revenir, mais il sera bon de fermer ses tiroirs à clef et de brûler les lettres sitôt qu'elles auront été lues.

* * *

En dehors des filles en quelque sorte dédiées à l'aventure, il y a la femme allemande, la véritable femme allemande, mais celle-ci reste chez elle. Pour cette raison je ne la connais pas.

WIESBADEN
LA VILLE AUX MILLE PALACES....

Avec douze mille francs de rentes à dépenser par an, on ne fait, à Wiesbaden, que figure de voyou. On ne jouit d'aucune considération et l'on regarde avec amertume des vitrines pleines de merveilles allemandes, dont quelques-unes sont simplement bien, qui toujours resteront closes pour les ressources de votre bourse. Vous pourrez d'ailleurs vous consoler en achetant des trousses de voyage et des ongliers de dame en cuir ersatz, dont la beauté est en rapport avec la modicité du prix.

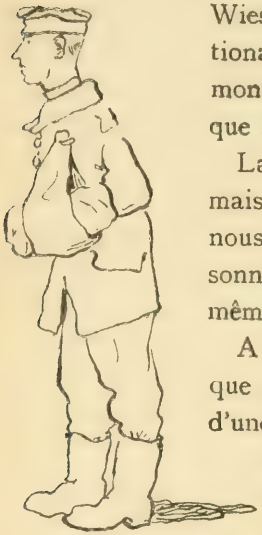
C'est à quelques kilomètres de Mayence que l'opulente Wiesbaden prodigue ses palais ou plus exactement ses palaces, car ces palais, incontestablement riches et d'un confort intelligent, manquent toutefois de parchemin. C'est très nouveau riche comme aspect, mais nouveau riche de goût. L'Allemagne, en cet endroit, ne donne pas une impression de souffrance intena-

ble. Il restait de nombreux crans à la grande ceinture qui n'ont pas été utilisés. Pour les articles en cuir et les chaussures, c'est à peu près les prix de France, avec une légère tendance vers le meilleur marché. Plus on vit dans ce pays, moins on sait précisément ce qui lui manque ou ce qu'il a en trop. L'ersatz est évidemment un seigneur d'importance. Les fameuses chaussures en papier, que personne ne porte, disparaissent de plus en plus des vitrines. On avait dû les placer là pour nous apitoyer ou nous faire admirer l'ingéniosité allemande. A Wiesbaden une chaussure en papier ferait l'effet d'une paire d'espadrilles aux pieds d'un lord anglais.

La Wilhelmstrasse, qui est une belle rue longeant des jardins de grand luxe, offre à la curiosité du passant le cœur, l'âme et le ventre de la ville. Le ventre avec d'abominables confiseries admirablement parées, l'âme avec un je ne sais quoi de joli et de mélancolique dans la figure de quelques poupées, des poupées de son et de laine d'une incomparable beauté, dont je suis un peu épris, et le cœur avec des prix affichés qui, insensiblement, relèvent le mark à son ancienne valeur.

A Wiesbaden, il n'y a que des palais : une vespasienne a l'air d'une cathédrale gothique, et le Bodega d'un temple protestant. Mais dans

cette ville où les petites filles rêvent déjà de diamants, de perles et de dents en or, ce qui est le chic des « Bakfish », l'air de Mayence ne baigne pas le contour des édifices. En franchissant le Rhin, la gaîté s'éclipse. On laisse la vigne derrière soi. C'est ainsi que Wiesbaden, cette ville internationale en temps de paix, se montrerait un peu plus sévère que Mayence.



La population est correcte, mais elle reste très éloignée de nous. Je ne parle pas du personnel des *weinstube* qui est le même partout.

A Mayence, je crois à quelque sincérité dans l'expression d'une population souriante. Je le répète : c'est le drapeau de la République et c'est le général Marceau que les Mayençais évoquent inconsciemment. Aux pieds du Taunus, à Wiesbaden, le sentiment n'est plus le même.

Il y a cependant un fait assez curieux et qui ne peut nous déplaire, c'est la confiance que les habitants de Wiesbaden placent dans l'honnêteté de nos troupes. A la nuit tombante, les ma-

gasins ferment, c'est-à-dire que le propriétaire ferme sa porte à clef, mais il ne se donne pas la peine de baisser sa devanture en fer. Il suffit d'errer, le soir, sur la Frédéric-Platz ou la Wilhelmstrasse pour admirer de somptueux étalages de bijoux, simplement protégés par une vitre.

* * *

Et pourtant, derrière tous ces palaces clos, où parfois une lumière vacille d'une fenêtre à l'autre, une vie intense se poursuit en marge de ce que nous pouvons connaître. Au Bodega, qui donne sur le parc, j'étais assis devant une tasse de thé ; un monsieur allemand buvait à une autre table devant moi. Il me regardait derrière ses lunettes d'or, et sa figure glabre avait un drôle d'air : l'air d'un mulot qui aurait vécu toute sa vie dans un laboratoire.

Naturellement mon uniforme ne lui inspirait aucune idée plaisante et je savais ce qu'il se récitait à lui-même en me détaillant à la dérobée : « Ah ! le cochon ! Quand serons-nous débarrassés de cette vermine ! etc.. etc... » Je ne pus m'empêcher de sourire, car la tête de ce divertissant produit chimique prêtait aux plus larges interprétations de Busch, ce grand humoriste allemand, qui sut voir ses compatriotes et exprimer la gaîté qu'ils dégagent à leur insu.

Derrière ce front où la lumière des yeux était, ainsi que la petite lampe, vacillant d'une fenêtre à l'autre, le bourgeois de Wiesbaden pensait comme on devait penser dans les maisons de la Wilhelmstrasse. Mais il ne faut pas se frapper, car le bonhomme était prêt à sautiller avec grâce, pour mon agrément, si je lui en eusse donné l'ordre, par écrit et avec un cachet, — ne pas oublier le cachet.

* * *

Derrière les fenêtres des palais de Wiesbaden, il y a encore autre chose que ce que j'ai lu avec certitude derrière les lunettes du bourgeois de la rue Guillaume II.

C'est dans une petite boutique, toute remplie du souvenir des peintres cubistes et de certains dessins élégants qui ne sont pas des dessins cubistes, que j'ai vu ces deux petits personnages, dont je parlais plus haut ; c'étaient deux poupées de son et de laine : l'une portait sur une tête de vieux jeune homme panthéiste un chapeau d'arlequin en bataille, un manteau de folie en velours vieil or très pâle couvrait ses épaules ; ses jambes étaient longues et molles comme des serpents. L'autre était une petite dame, avec une figure de papier mâché étonnante, quelque chose comme ce que pourrait être

la Parisienne dans l'imagination locale. Elle portait sur sa tête une capote mauve, sa robe courte de soie puce et ses bas blancs lui donnaient le genre d'une petite femme de Constantin Guys. Elle avait chu dans une coupe de jade, et regardait la rue et le jeune fou vêtu de citron pâle.

Il y avait dans l'attitude de ces deux pantins charmants étalés devant la rue de leur patrie quelque chose de réellement inexprimable. L'un, c'était Charles Baudelaire traduit en Allemand, et l'autre une Parisienne telle que ce peuple rêveur l'avait imaginée. C'était joli et délicat au possible, avec la certitude toujours un peu déprimante qu'entre eux et nous il y avait ce *no man's land* plus mystérieux encore que celui que nous connûmes devant le parapet de la tranchée.

CONSIDÉRATIONS SUR MAYENCE

A Mayence, le territoire occupé par nous est divisé en cercles. L'Administration locale fonctionne toujours comme par le passé; des administrateurs français contrôlent, et c'est parfait.

Les résultats sont encourageants. Le contact entre les habitants et la troupe le prouve on ne peut plus éloquemment. Depuis que je suis à Mayence, il n'y a pas eu, à ma connaissance, le moindre heurt. Il faut enregistrer avec plaisir cette constatation, car dans ce pays, il y a tout

autre chose à faire que de nous révéler sous un jour fâcheux.

Le général Mangin s'est assimilé le pays, avec la souplesse d'un colonial et d'un homme extrêmement sensible. Dans cette Mayence, où les sentiments les plus divers s'agitent comme les herbes dans les cornues du docteur Faust, le général Mangin a créé une manière française qui est comme un philtre accessible à toutes les bourses, à toutes les intelligences et dont la principale vertu est de faire aimer la France. La France, ici, c'est la République, il ne faut pas l'oublier.

Le cimetière de Mayence, garde dans son sol trois générations de soldats qui, tous, ont combattu pour la liberté des peuples. Ils n'y ont pas réussi, mais ces idées de liberté ont un tel charme qu'il ne faut pas être surpris de les voir renaître avec l'arrivée des « bleu de ciel », comme on appelle nos soldats. Cette extraordinaire ferveur d'une population à peu près candide pour notre façon d'agir qui est aimable, doit être exploitée dans la plus large mesure. Il ne faut décourager aucune bonne volonté, car ici un sourire sincère d'un passant ou d'une passante, c'est un hommage à tous ceux qui sont de notre race ou, comme dit Kipling, du même sang.

L'important, pour l'instant, c'est d'accumuler

dans les territoires occupés tous les moyens de propagande destinés à donner une haute idée de l'intelligence française dans ce qu'elle a de plus séducteur et de plus personnel. Il faut pour convaincre les Mayençais honnêtes de la cruauté du *feldgrau*, qui n'est pas le brave lourdaud qu'ils se plaisent à imaginer, user du cinématographe, et leur donner une vision poignante de ce qu'est la guerre, car ils ne savent pas ce qu'elle est, ni sa terrifiante fantaisie. Au besoin, il faut prendre quelques Allemands et les conduire sur place, en leur demandant d'avoir la loyauté de raconter simplement ce qu'ils auront vu et appris. Et ils le feront, croyez-le, car le Français est ici à la hauteur de sa tâche et il l'est naturellement.

Il faut que notre théâtre, dans une ville où l'amour du théâtre et de la belle musique est poussé jusqu'à l'exaltation, fasse de la propagande. Il faut que nos artistes, dans une ville extrêmement artiste, et où le voisinage de Wiesbaden permet d'admirer des choses réellement belles, viennent apporter l'expression de l'effort artistique et littéraire de la douce France, car ici aussi la France est la douce France.

J'ai vu des kellnerines pleurer à la pensée qu'elles n'iraient jamais dans notre pays. Une petite, très genre Charlotte de *Werther*, tampon-

nait ses yeux avec son mouchoir et sanglotait : « La haine est trop grande entre les deux peuples ! » Il faut aussi que nos musiciens apportent sur le Rhin la véritable musique française, et tout cela est très facile. Il suffit que les jeunes hommes qui ont conduit la patrie à ce résultat magnifique comprennent que les vieilles erreurs doivent disparaître quel que soit leur charme.

Car, entendons-nous bien : le théâtre ne doit pas être représenté ici par nos pièces les plus sottes et notre peinture ne doit pas exhumer trop de talents officiels. Nous avons de jeunes décorateurs dont l'influence est encore intacte, à Wiesbaden, par exemple. Je ne veux pas citer de noms, mais ceux-là doivent avoir leur grande part dans cet essai de pénétration ; et c'est juste.

Notre génération décimée sur les champs de bataille a payé très cher le droit de parler dans cette résurrection de l'effort intellectuel du monde. Nous avons eu les lauriers. Ce n'est pas suffisant. C'est la génération qui s'est battue qui doit apporter à l'Allemagne ses idées et les moyens qu'elle croit nécessaires pour les réaliser.

CHEZ LES VIGNERONS DU RHIN

Il y a deux manières de pénétrer dans un pays ennemi. La première est, quand les hasards de la guerre l'exigent, la destruction réalisée par l'artillerie ; la seconde est de donner l'impression d'une force sûre d'elle-même et des limites de sa bonté.

Cette deuxième manière, à mon avis, la meilleure, semble prévaloir dans le Palatinat et les provinces rhénanes, du moins dans les quelques villes du secteur français que j'ai visitées.

Après huit jours d'absence je retrouve Mayence, un des centres les plus intéressants en pays ennemi et absolument francisé, du moins dans sa vie apparente, ce qui est déjà un résultat séduisant.

Que l'on imagine une ville française dans la même situation (l'exemple est facile) et les résultats seront absolument contraires. C'est à l'honneur de notre race d'être ainsi, mais il ne faut pas en vouloir aux Rhénans de nous sourire au lieu de nous jeter clandestinement des

pierres ou plus simplement d'employer la force d'inertie qui échappe à peu près à toutes les pénalités.

J'ai vu, près de Coblence, il y a quelques jours, la tombe du général Marceau, au bord de la Moselle. Marceau fut tué à vingt et un ans. Je reviens sur cette idée qu'ici le souvenir des jeunes hommes de France est plus profond que la légende de la Loreley et que les exploits des farouches seigneurs dont les repaires perchés sur des rochers sauvages n'apportent aucun élément de gaîté dans un pays qui honore volontiers Bacchus, le grand Pan et quelques divinités des fontaines à coup sûr plus aimables qu'un Burgrave.

La race, dans ce pays, pour parler comme un navigateur de la Compagnie des Indes, est douce, encline aux plaisirs et capable d'oublier les injures et les mortifications, celles du ventre exceptées. On rit beaucoup à Mayence; et de Mayence à Coblence en passant par Bingen, Baccharach, Caub et Boppard, on peut apercevoir des visages parfaitement joyeux derrière de hautes murailles de bouteilles vides.

Ceci ne veut pas dire qu'on s'amuse dans les villes occupées. Tout le monde dort à neuf heures et demie. Mais, devraient-ils se coucher avec le soleil d'hiver, les gens qui vivent au pied des

coteaux couverts de vignes rangées en bataille, sont naturellement gais parce que c'est une façon d'être dans tous les pays où le vin domine les mœurs. Sous mes fenêtres, cependant que j'écris, des enfants chantent des chœurs qui se mêlent agréablement aux trépidations d'un camion. Leurs voix peuvent atteindre les cimes les plus aiguës de la voix humaine et dégringolent brutalement dans les cavernes les plus creuses de cette même voix.

J'imagine un minuscule Burgrave barbu perché sur cette haute voix d'enfant et tombant tout d'un coup dans l'horreur des malédictions proférées par une sombre basse. Ainsi, tous les vignerons de la vallée du Rhin, dont beaucoup semblent dessinés par le caricaturiste Wilhelm Busch, chantent à mi-voix, le matin, dans l'air pur, en regardant nos canonnières faire de savants exercices devant Rudelsheimer.

On a prononcé souvent le mot platitude pour désigner cette façon d'agir. A mon avis, ce n'est pas très exact. Les Rhénans sont ainsi, très incapables d'aimer la souffrance pour ce qu'elle comporte de vertu et préfèrent à tous les régimes celui du ventre à table et du dos au feu. La guerre, en leur mettant le ventre au feu et le dos à table, ne semble pas avoir réalisé leur idéal. Croyez-le bien, ils ont vu, dans les trompes

de chasse qui font partie des cliques d'infanterie, comme un symbole heureux, rappelant les cornes d'abondance. On sent très nettement que ce pays riche et magnifique, habitué à vivre joyeusement, ne demande qu'à connaître encore l'âge d'or du grand tourisme. Il paiera sans rechigner toutes les contributions de guerre, parce qu'il est gai et qu'il est commerçant. Ici, ce n'est pas la Prusse; il s'en faut de quelques kilomètres. C'est le domaine du Rhin, le vieux vigneron, moitié dieu, moitié brave homme, un peu païen à ses heures et qui a vu tant de monde qu'il ne sait plus reconnaître les bons des mauvais.

LES POMPONS ROUGES SUR LE RHIN

A l'enseigne de vaisseau J.-M. Joannet,
Commandant l' « Argonne ».

Le soleil d'hiver luit très haut, pâle comme une rouelle de citron, sur le Rhin, dont la largeur est ici de 450 mètres.

Dans la direction de Worms, en lignes de bataille et le pavillon déployé, six vedettes françaises apparaissent avec leurs signaux ; elles sont peintes en gris-bleu, portent à l'avant un canon de 65 ou un canon de 75 monté sur affût de marine et deux mitrailleuses pour les menus hasards. La « galère capitane », c'est l'*Argonne*. Derrière, suivant dans l'ordre : *Flandre* et *Verdun*. Les moteurs à explosion tapent courageusement. Sur la dunette, l'enseigne commandant la flottille fume ; l'air est si léger que l'on aperçoit la fumée de sa cigarette. Ainsi, sous le ciel de Mayence, chaque détail tient la place qui lui est

réservée et participe discrètement à l'harmonie générale.

Ces vedettes, trois notamment, font partie de la flottille de Dunkerque qui fit la chasse aux sous-marins et aux torpilleurs allemands. Allongées dans la darse comme d'énigmatiques poissons plats avec leur parure neuve et leur élégante artillerie, elles prennent possession du Rhin.

L'amiral Ron'arch et le commandant de Boissanger, qui commandaient la division des flottilles de la mer du Nord, ont habité l'arrière de l'*Argonne* et pris place à sa dunette.

Dans quelques jours, les trois couleurs parcourront le Rhin, de Coblence à Mannheim, ce qui ne peut être que d'un effet moral excellent. C'est pourquoi la présence de ces six minuscules bâtiments de guerre fureteurs et coquets est importante et vaut la peine d'être signalée.

* * *

Dans quelques jours je remonterai le fleuve à bord d'une de ces vedettes et j'assisterai peut-être à une opération de police avec l'aventure marine en marge, son protocole, le jeu des signaux et finalement l'ordre de stopper parvenant à quelque gigantesque bélandre portant des marchandises prohibées.

Tout commerce est interdit rigoureusement

entre la rive gauche et la rive droite du Rhin, à l'exception de certains produits nécessaires à l'industrie de la rive gauche. Ceci sert à expliquer la présence de la flottille de guerre, qui doit patrouiller et se rendre compte, en visitant les bateaux de commerce, de la bonne interprétation de certaines clauses de l'armistice.

Ceci, paraît-il, peut offrir des spectacles assez pittoresques, car, si les mariniers du Rhin sont roués, nos matelots, pour employer une expression populaire, sont parfaitement à la page.

En temps de guerre, une puissante organisation, la Schiffhart, surveillait le transit sur le Rhin. Cette Compagnie, avec une administration parfaite, continue son contrôle comme par le passé, mais naturellement en se soumettant à notre volonté. Ici, comme dans les autres administrations, on laisse les fonctionnaires locaux accomplir leur besogne. Un enseigne de vaisseau, dont les bureaux donnent sur l'allée du Rhin, contrôle les opérations et donne un avis, un ordre définitif, quand il est nécessaire. Ce n'est pas une petite affaire, car la navigation commerciale sur le Rhin est d'une importance extrême.

Les bateaux qui font le service sont magnifiques et ne demandent qu'à marcher. Petit à petit les angles paraissent s'arrondir ; l'animation reprend sur le fleuve surpris. Les riverains

semblent résignés à tout. Ils contemplent, avec une déférence presque ravie, les vedettes et leurs évolutions de fox-terriers. C'est un « ravissement ersatz », me dit l'enseigne commandant les trois vedettes.

D'ailleurs, nous sommes ici dans le domaine de l' « ersatz », et l' « ersatz » le plus désolant en trouve toujours un autre qui le surpasse. Mon estomac m'approuve.

LE PONT DE SAINT-GOAR

Les trois vedettes de haute mer : *Argonne*, *Flandre*, *Verdun*, sont amarrées près du grand pont de Mayence, leur « 75 » horizontal et les mitrailleuses pacifiquement dressées vers le ciel. Le brouillard mange les rives du fleuve ; il se dissipera tout à l'heure. Sur le quai désert, à côté d'une grue monumentale se silhouettant dans la brume comme un Martien en observation, les passagers contemplent le fleuve, les vedettes et battent la semelle.

Le général Mangin descend d'auto, les trois petits navires de guerre dont l'un, l'*Argonne*, porte encore le pavillon de l'amiral Ron'arch, débordent, font un bel évitage et gagnent le milieu du fleuve à 350 tours.

Nous marchons à 30 kilomètres à l'heure vers Saint-Goar, où les sapeurs-pontonniers viennent de lancer un pont de bateaux.

Les trois vedettes, en ligne de combat, doublent Bingen, Rudelsheim où la statue monumentale de la Germania sort de la brume et contemple un spectacle qu'elle n'avait pas prévu.

Sous un timide rayon de soleil qui dissipe les nuages sans toutefois leur enlever ce petit rien de romantique qui est l'âme du paysage, le vieux Rhin allemand se dévoile, se dépouille, comme une femme à sa toilette, et nous laisse voir les plus beaux joyaux de ses écrins.

Ce fleuve devait être le paradis terrestre des bandits d'eau douce et des hobereaux mariniers. Les repaires pullulent, dressés sur des cimes tels les nids de corbeaux sur les peupliers. Des images équivoques naissent au souvenir de leurs exploits.

Dans une île à moitié dévorée par la crue, la chapelle Saint-Clément attire discrètement l'attention. C'est là qu'étaient enterrés les seigneurs pendus par autorité de justice. Le cadre est propre à la splendeur du châtiment. Dans ce pays, les gibets devaient pousser comme des arbres fruitiers et nulle terre au monde n'est plus favorable, par la beauté âpre de ses formes, à la culture de ces arbres à qui toutes les saisons ap-

portent des fruits. Pourquoi la Loreley a-t-elle eu l'idée d'aller peigner sa chevelure sur ce rocher infernal? Mais il est évident que la Loreley n'était pas une sainte et que sa beauté de fille à matelots devait se complaire dans cet éden pour des damnés un peu vieillots. A notre époque, il faut d'autres enfers pour conduire un homme vers sa perdition.

* * *

La Loreley est la gardienne de Saint-Goar. En dehors de toute légende, c'est un rocher solennel et sévère que nos vedettes contournent respectueusement. Le Rhin, à cet endroit, est resserré entre deux murailles de granit, celles que franchit le rabbin de Baccharach quand il partit pour le ghetto de Francfort. Mais ceci est une histoire qui appartient à Henri Heine.

* * *

A ce coude du fleuve, la vedette de tête, qui porte le général Mangin, pousse un gémissement indigné, un pavillon rouge et blanc grimpe au mât et Saint-Goar, étalé sur la rive gauche, révèle la ligne noire qui barre le Rhin, le pont de bateaux construit par le génie français.

Nous marchons à plein moteur vers le centre du pont, qui est ouvert pour laisser passer les

péniches du trafic. Sur les rives droite et gauche, deux files d'hommes bleus alignés présentent les armes. Une clique sonne « aux champs ! »

Les vedettes, à toute allure, passent dans la brèche du pont. Les sapeurs-pontonniers, montés dans leurs bateaux, rendent les honneurs en dressant leurs avirons. La *Marseillaise* s'élève, à peine perceptible, comme un souvenir d'autrefois. Et cette parade militaire se déroulant dans un cadre particulièrement émouvant est une des plus symboliques qu'on puisse concevoir.

Les soldats français franchissent le Rhin avec leur matériel, ce qui n'est pas une mince besogne. Détail qu'il est bon de noter : les soldats allemands, quand ils battirent en retraite, il y a quelques semaines, essayèrent de lancer un pont et échouèrent dans cette tentative. Notre réussite ne peut manquer d'impressionner favorablement les habitants de Saint-Goar et de Saint-Goarshausen, dont le bourgmestre est venu apporter ses hommages au général Mangin.

C'est la coloniale qui rend les honneurs pendant cette brève cérémonie à laquelle assistaient le général Marchand, le général Claudel et le général Lavigne. Tout paraissait terminé et déjà le service d'honneur allait regagner ses cantonnements, quand le général Fayolle, commandant le groupe d'armées, arriva à son tour sans se

faire annoncer. Cette cérémonie militaire fut d'ailleurs tout intime. Les hommes, officiers et soldats présents, étaient des camarades. Et le soleil se montra décidément d'une gentillesse toute locale pour les Français ; les clairons et la musique du génie jouèrent la *Madelon*, et tous les spectateurs allemands des deux sexes adressèrent leurs plus clairs sourires aux étrangers vainqueurs. On s'habitue très vite à ces sourires et pour ma part je préfère me promener en conquérant dans un pays décidé à agir de cette façon, que dans ces contrées d'un patriotisme farouche, mais plus respectable, où chacun s'ingénie sournoisement à vous rendre l'existence amère.

LA "COLONIALE" A SPIRE

Avec sa vieille tour commandant la Maximilienstrasse, ses maisons vieillottes de petite ville morte, morte de peur de voir les Spartaciens, comme de mauvais garçons, installés devant ses habitudes paisibles, Spire promène ses vingt-deux mille âmes de province au milieu des soldats du 23e régiment d'infanterie coloniale.

La ville est triste, parce que sa vie normale est inquiétée. En temps de paix elle devait abriter les plus belles médisances de la Bavière et les rivalités des dames de ces messieurs les officiers du bataillon des pionniers. Avec cet éclairage de fin de guerre, Spire se révèle, comme d'autres villes allemandes qui nous offrent surtout l'accueil plus que cordial de leurs moins estimables individualités.

Comme il arrive toujours pour l'occupant, nous nous trouvons ici en présence d'une population de filles, de kellnerines, de garçons d'hôtels, etc., pour qui le patriotisme doit céder devant les

exigences du client et la qualité du pourboire.

La cathédrale de Spire veille sur les sentiments complexes de ses fidèles. Un beau jardin la sépare du Rhin. Un jardin où des jeunes filles jouent, avec des rires peu discrets, devant un monument vert de gris, un chemin de croix où les personnages sont grandeur nature et qui ressemble à quelque chose comme un fragment de relève dans les boyaux d'un secteur tranquille.

La population de Spire ne se mêle pas, par ordre, aux troupes d'occupation, ou du moins aussi peu que possible. Les commerçants sont avenants, et l'on joue moins de musique que dans les autres villes du Rhin.

Je n'ai entendu qu'un accordéon pleurnicher à Spire, le soir, comme je traversais la Kœnigsplatz, avec ses tilleuls sans feuilles, et ses anciennes maisons blanches, à volets vert-d'eau. C'était dans un cabaret à l'usage des Allemands. On dansait. J'entendais des pieds lourds heurter le sol ; puis, tout d'un coup, une femme se mit à rire, et des hommes l'injurièrent dans une langue sauvage et farouche. Les petites maisons de la place paisible semblaient se serrer les unes contre les autres. Elles offraient un remarquable symbole de la peur bourgeoise dans un pays où la bourgeoisie a perdu toute initiative et tout désir de réaction.

De plus en plus il apparaît que nos soldats sont arrivés à temps pour protéger les capitaux du commerce local. Les Allemands leur réservent la considération et la sympathie qu'ils éprouvaient avant cet état de choses pour l'agent de police placé au coin d'une rue.

* * *

Le 23e colonial occupe Spire avec deux bataillons. Un autre bataillon est cantonné à Berghausen, un petit village allongé, rectiligne, avec des centaines d'enfants.

Les soldats sont jeunes, beaucoup appartiennent à la classe 19. J'ai cherché quelques vieux coloniaux portant les « bananes » vertes et blanches et blanches et bleues. Il y en a peu. Les vieux coloniaux, me dit le capitaine commandant le bataillon, sont restés en Champagne et dans tous les secteurs célèbres qu'il ne faut pas oublier trop vite.

Ainsi, après trois mois d'armistice, les témoins de l'héroïsme de ce régiment, un à un avaient disparu ou étaient démobilisés. C'était assez mélancolique. La marche de l'infanterie coloniale est d'ailleurs mélancolique à souhait. Pour l'avoir entendu jouer ce jour-là, elle m'a semblé plus amère. Quand on vit intensément comme beaucoup d'hommes ont vécu pendant quatre

ans, ce n'est pas sans un déchirement que l'on assiste à la séparation définitive des éléments les plus nobles de la Grande Aventure. Tous les hommes qui ont fait la guerre, réellement, loyalement, au milieu des camarades, conserveront toute leur vie un peu de cette tristesse hautaine et élégante. C'est peut-être là le seul aspect littéraire de ce cataclysme apaisé.

Ces soldats de la « coloniale », je les ai vus portant l'ancre rouge au col de leur capote. Ils étaient plusieurs dans une auberge. On parlait des rengagements pour la Finlande et des départs pour le Maroc et des départs pour l'inconnu, d'ailleurs séduisant, de la vie civile. Le Rhin, barré par le pont de bateaux, limitait l'avenir. Au delà d'une petite île boisée, se dressait l'auberge où se tiennent les douaniers allemands. Une garde sévère protégeait le fleuve. De l'autre côté, à quelques mètres, la révolution promenait l'épouvante dans les plis du drapeau rouge, qui d'ailleurs, depuis aujourd'hui 6 mars, est abattu à Mannheim. Nous parlions dans une atmosphère assez rare pour toutes ces raisons. Et les hommes disaient : « Si l'on veut des soldats de marine, il faut les payer comme les Anglais, comme les Américains. »

* * *

Je pensais à toutes ces choses, le soir, dans les jardins de Spire dont les allées conduisent au Rhin. Je pensais aussi aux légionnaires du colonel Rollet que j'avais vus à Frankenthal. Soldats sévères très en marge de la population allemande. Et la vie m'apparaissait désordonnée et déconcertante.

Pourtant, il ne faut pas oublier que les Français, c'est-à-dire les hommes de notre génération ont ouvert l'Allemagne à nos besoins, je sais bien que déjà les régiments n'ont plus guère dans leurs rangs, comme je le disais, des témoins de leur gloire ; mais ceux-là sont civils. Cultiver la haine contre l'Allemand ce n'est pas absolument tout ; c'est surtout le souvenir des camarades qu'il faut conserver.

Oui, je le pense, ces régiments renouvelés ne sont pas dépourvus de mélancolie. Hier, je voyais derrière la vitrine d'un bureau d'une grande administration allemande une jeune et jolie dactylographe flirtant devant sa machine à écrire. Elle pouvait s'appeler Greta ou Elsa si l'on veut. Des jeunes tirailleurs français, en chéchia kaki, regardaient intensivement la jolie blonde, et c'est naturel ! Il ne faut pas cependant que les efforts de tous les camarades morts dans le mau-

dit pays de personne, ne laissent, dans le souvenir d'un jeune soldat de la classe 1919, qu'un petit nom de femme étrangère, un tout petit nom comme Elsa ou Greta.

Ah! soldats, l'attitude un peu sévère de la Légion étrangère honore ses morts et tous les morts de nos pauvres régiments décimés.

LA MAIN DE FATHMAH

SOUVENIR DE LA " MAROCAINE " A LUDWIGSHAFEN

L'orgueil de la zone, la perle enchâssée parmi d'autres beautés évidemment captivantes, c'est la division marocaine et les brigades coloniales échelonnées au bord du Rhin. A Mannheim et à Mayence, la main de Fathmah, brodée en soie sur les flammes des clairons de tirailleurs et les étendards verts de l'Islam portés par des spahis taciturnes et nobles sont une invitation ardente pour des voyages interdits aux Allemands. C'est ici, dans ces deux villes, et à Frankenthal, parmi les légionnaires du colonel Rollet, que les traditions militaires françaises se perpétueront avec le départ de ces soldats, aimant l'aventure, pour des cieux plus bleus que le ciel de Mayence ; au pays où les arbres sont plus verts, où les noms de ville écrits sur le papier étincellent de mille feux, où toutes les routes conduisent à Mandalay et où les congayes en robe de soie noire sont comme la reine de Thibaw, celle que l'on appelait Soo-pee-gaw-lath.

Près de Strasbourg, à Kehl, j'ai assisté à un départ de zouaves ; j'ai vu également partir des coloniaux de Spire, et des tirailleurs de Ludwigshafen. Le drapeau rouge ne flottait plus sur le château rose de Mannheim, où les filles éprises de je ne sais quoi de fragile, dansent éperdument avec des yeux de bêtes. Le Rhin était loin, et le château rose entrevu à travers les boulingrins d'un parc effeuillé semblait perdu dans le passé d'une vieille Europe qui bientôt n'aura peut-être plus rien de commun avec celle que nous avons connue.

Il y a quelques nuits, à Ludwigshafen, les canonnières avaient rectifié l'angle de leur canon de 14 et, dans les champs, entre Oggersheim et Ludwigshafen, les 75 de l'artillerie coloniale avaient pris position. Ces mesures, que l'on a dû connaître de l'autre côté du Rhin, ont peut-être empêché les spartakistes d'exagérer. En tout cas, l'empressement des artilleurs à dételer les attelages fut d'un excellent effet sur la population.

* * *

Le lendemain de cette nuit où le bataillon des volontaires allemands de la ville occupa le château grand-ducal, à Mannheim, j'ai rencontré à la gare un détachement de « coloniale » qui partait pour le Maroc. Les hommes venaient de

Spire ; c'étaient de jeunes hommes, et tous chantaient dans le train : *Te souviens-tu du pays des congayes?* Sur le quai numéro 5, des civils allemands, hommes, femmes et jeunes collégiennes à casquette cerise, regardaient les soldats français.

Un gros garçon à lorgnon d'or demanda : « Vous allez loin ? » Et les hommes répondirent : « En Afrique, à la colonie. » Et les filles eurent un murmure d'admiration et de respect. Le spectacle de ces soldats qui partaient peut-être encore pour la guerre, l'éternelle guerre, était de ceux que les Allemands savent honorer, naturellement.

Afrique ! Afrique ! les bouches étrangères répétaient ce mot évocateur qui leur révélait la grande puissance coloniale française.

Il y eut un claquement répété de portières que l'on ferme et le train démarra lentement. Ceux qui étaient restés sur les marchepieds serrèrent des mains et sautèrent sur le quai, et les coloniaux crièrent : « Adieu les copains ! » La grande clameur chavirait les « fräulein ». Le soleil tapait sur les casques bleus aux portières et, tout de suite après le départ du convoi, la gare devint extraordinairement silencieuse.

* * *

« Ah ! ne soyez jamais des hommes comme les

autres ! » Voilà ce que la foule disait en voyant partir les marsouins ; plus exactement, la foule ne disait rien, mais elle sentait que ces soldats n'étaient pas non plus des soldats comme les autres. Les uns, pour s'être bien battus, allaient retrouver leurs familles et leurs fiancées, et les devoirs civils du bon citoyen, et les autres, pour s'être bien battus, suivaient l'autre route, celle qui fait le tour du monde, à côté des joies communes à la plupart des hommes.

Une chanson, une petite chanson, entendue à propos, dans l'atmosphère qui la complète, vaut plus que tous les discours des philosophes et les erreurs sentimentales des poètes. Les soldats, en chantant, exprimaient mieux que je ne puis le faire la valeur exacte de la minute où ils partirent. Dans la chanson, je crois, il était question de fiancée, d'une fiancée qui donne des conseils à celui qu'elle aime. C'est quand un soldat part en armes pour l'Afrique qu'il se fait une idée exacte et mélancolique de ce que peuvent représenter deux bras blancs, un petit nez fripon, des grands yeux bleus, une bouche mignonne, bref, tous les clichés des chansons populaires, qui sont encore ce qu'on a trouvé de mieux pour donner une forme à l'objet même qui pare d'amertume et de larmes les départs des soldats pour les grands bleds.

D'AUTRES SECTEURS

AVEC LA GARDE ANGLAISE DANS LA « SAINTE » COLOGNE

Tout au bord du Rhin, le beau fleuve — je cite à peu près les paroles de Henri Heine, qui naquit à Dusseldorf, — et presque sur le quai ourlé de jolies maisons flamandes aux multiples fenêtres, voici la grande cathédrale dont les tours montent comme deux flammes. Etalée le long du Rhin, la « vieille et sainte » Cologne offre aux mariniers qui ont échappé aux embûches légendaires du fleuve, un havre où les souvenirs d'une vie facile et fameuse abondent.

Là, avant la guerre, le vin devait couler à flots et les vitrines des joailliers juifs devaient éclairer les rues des innombrables feux combinés des diamants accumulés sur les tablettes revêtues de velours sombre.

Quand on suit le Rhin en partant de Mayence, cette beauté modeste qui porte les clefs de la cave, pour passer par Bingen, la bourgeoise prussienne riche et sans grâce, par Baccharach et ses

remparts écroulés où la vigne s'accroche en guirlandes et qui est, comme son nom l'indique, l'auberge de Bacchus; quand on traverse Saint-Goar et ses murailles de bouteilles, Boppard où les filles ont des cheveux couleur de vin du Rhin, il est tout naturel d'aboutir à Cologne où le Rhin achève de raconter ses légendes et où la vieille ville dévouée à son culte lui fait une réception merveilleuse et sans fin.

La grande cathédrale, posée presque au bord du fleuve, comme un bourgmestre d'un modèle inusité, l'accueille elle-même, le félicite, et pour un peu lui offrirait l'hospitalité, si cette hypothèse ne rentrait par trop dans l'esprit fantastique de cette contrée peuplée de Juifs, de vignerons, de fantômes et de jeunes filles déconcertantes dont quatre années de guerre n'ont pas tari la gaîté.

Cette gaîté, éparse tout le long du Rhin, c'est la stupeur de ceux qui sont ici avec des baïonnettes au bout de leur fusil. Personne parmi nous ne pourra expliquer ce mystère de l'âme allemande, cette allégresse nullement tragique devant d'étincelantes boutiques où de superbes boîtes vides forment des pyramides trompeuses, où les plaisirs de la table sont contenus dans des sachets de papier, enluminés et plats, toute la fantaisie de l'ersatz.

Mais les cloches de Cologne dominent les appels de la faim et l'on constate que toutes les filles sont minces et malgré les buts de leur race, assez élégantes, de même que les hommes furent d'anciens hommes gras.

* * *

Et la Garde anglaise, les plus beaux soldats de l'Empire, occupe Cologne. Ces soldats magnifiques et corrects sont ici dans un cadre convenant à merveille au luxe de leurs armes et à leurs buffleteries, qui ne sont cependant que des armes de guerre et les classiques équipements de toile grise posés sur les uniformes kakis.

Il y avait là, sur la place de la cathédrale, dans un restaurant réquisitionné transformé en mess, une centaine d'officiers anglais de tout âge et de toute arme : officiers de la garde, Ecossais

en tenue de soirée, le pantalon tombant aux couleurs du kilt, ou pour ceux qui portaient le kilt, les bas de soie crème remplaçant les bas de laine à carreaux rouges et verts ; des aviateurs en uniforme bleu clair avec des galons d'officiers de marine. Des officiers français d'un régiment d'infanterie à fourragère rouge fraternisaient avec ces camarades excellents. Je n'ai jamais vu un mess d'officiers aussi chic, d'une élégance aussi parfaite. L'amitié pavoisait la grande salle de guirlandes invisibles. Il y avait trois officiers écossais, le plus vieux pouvait avoir vingt et un ans et portait en bas de la manche trois brisques verticales indiquant trois blessures. Ils étaient très sages, très jolis garçons à figure de filles, et fumaient la pipe en croisant leurs genoux nus l'un sur l'autre.

Le soir, je les revis dans le vestibule d'un bar quadrillé vert et noir, éclairé par des lanternes de couleur orange. Un orchestre jouait la *Vie de Bohème*, des femmes décolletées derrière des seaux à glace, accompagnées d'Allemands chauves à moustaches courtes fumaient, les coudes sur les nappes en papier. Dans le vestibule, où le portier prenait nos manteaux, les trois petits Ecossais faisaient bouffer les plis de leur kilt. Certes, dans le bar aucun d'eux n'avait osé adresser une parole aux femmes, mais ici dans la pénombre et devant la porte close ils juraient tous les

« bloody » de la terre avec les risques d'une damnation éternelle pour la simple édification d'un portier allemand polyglotte et rusé.

J'ai eu, dans cette weinstube, une impression de guerre, une des rares impressions de guerre un peu gracieuses : ces Ecossais, il y a quatre ans passés, je les avais vus à Vermelles, sur la route de La Bassée, alors que la bataille assoupie avec la nuit nous permit à tous d'entendre leurs bagpipers évoquer les landes de Ballantrea. La mort les avait épargnés et je les retrouvais à Cologne, si jeunes qu'ils ne comprenaient pas les hommages des femmes et qu'ils les craignaient.

* * *

A peu de chose près, les Britanniques sont entrés à Cologne, ont occupé la ville et la tête de pont, de la même manière que les Français ont occupé Mayence et les faubourgs de Francfort. La vie d'une grande ville comme Cologne, qui compte plus de 500.000 habitants, n'est pas troublée en apparence. Les soldats sont, je l'ai dit plus haut, d'une correction parfaite, et l'armée anglaise avec son incontestable élégance et ses traditions décoratives a produit une excellente impression chez des gens qui nourrissent tous une secrète admiration pour la force victorieuse, quelle que soit leur propre fortune. Ici,

comme dans le secteur français, l'occupation offre deux aspects : le premier se manifeste par une sorte d'amabilité : les caractères nationaux de la France ou de l'Angleterre se révèlent dans ce qu'ils peuvent avoir de plus séduisant.

Cette attitude a produit une formidable réaction en notre faveur.

Le deuxième aspect de l'occupation, c'est la manière forte. A la moindre infraction au règlement, l'aimable correction du vainqueur se change en un geste qui ouvre la porte des prisons et distribue les amendes.

* * *

A ce propos nos amis, les Anglais de Cologne, joignent une pointe d'humour et, pour ma part, j'ai un faible que je ne dissimule pas pour cette façon d'opérer.

En sortant du G. Q. G. anglais, qui est situé devant la cathédrale, j'entendis le bourdonnement sourd des tambours anglais. C'était un bataillon de la garde qui passait, précédé de ses caisses armoriées ; les fifres jouaient une marche menue, d'une grâce ancienne ; les soldats, l'arme sur l'épaule et baïonnette au canon, défilaient lentement, entourés d'enfants et devant les vieilles maisons qui, depuis 1794, n'avaient pas revu un spectacle de cette qualité.

Derrière le dernier soldat de la dernière compagnie, un cortège étrange attira mon attention ; il était composé de cinq Allemands de formats divers, discrètement accompagnés par deux ou trois soldats de police solidement construits. Les Allemands, malgré le froid très vif qui pinçait les oreilles, étaient en sueur, et leurs yeux semblaient sortir de leur tête. Je mis ce désordre apparent de leur personne sur le compte de l'enthousiasme.

— Est-ce qu'il y a longtemps que ces messieurs vous suivent? demandai-je à un sergent.

— Oui, Sir, depuis 18 kilomètres environ.

« Voilà, pensai-je, des gens qui aiment la musique militaire, c'est encore plus extraordinaire que tout ce que j'ai vu concernant ce peuple. »

Le soir, au mess du Edwige Lampe, devant la porte, je fis part de cette impression à un capitaine d'état-major, le plus chic de tous les capitaines d'état-major, et j'appris qu'à Cologne, quand un Allemand, pour des motifs qu'on ne lui demandait d'ailleurs pas, jugeait bon de ne pas saluer les troupes anglaises en armes, on l'obligeait à suivre ces troupes dans leur promenade militaire, avec un policeman comme mentor et pour l'ordinaire une bonne douzaine de kilomètres dans les pieds.

AVEC LES AMÉRICAINS A COBLENCE

Quand on regarde Coblence de la sombre citadelle où furent enfermés les prisonniers français pendant la guerre de 1914, l'œil est consolé par ce qu'il est convenu d'appeler : un beau panorama.

Au confluent du Rhin et de la Moselle la ville allemande s'avance en pointe entre les deux fleuves. Vue de haut, elle ressemble ainsi à la proue d'un navire plat comme certains croiseurs, mais d'un croiseur portant une figure à sa proue Car, à son extrême pointe, Coblence a érigé un monument national d'un goût à la fois grandiose et douteux.

La ville est propre, confortable et coquette. Des M. P. (Military Police) aident à la circulation d'une armée de camions de couleur kaki, et à la bonne exécution des lois sévères qui régissent la ville où le général américain Dickmann a établi son quartier général.

Ici, l'armée qui occupe Coblence ne se mêle pas à la population comme dans le secteur français. Les Allemands ont leur café, et les Américains ont les leurs, réquisitionnés et aménagés pour distraire les officiers et les soldats. C'est pour cette raison que cette cité apparaît tout d'abord comme une ville morte, habitée par une légion de soldats kaki qui se ressemblent tous et qui pullulent littéralement.

Coblence est restée une ville allemande occupée, tandis qu'à Mayence, par exemple, on peut se croire dans une ville française. Il suffit de croiser la musique d'un régiment escorté par des enfants pour parfaire cette illusion.

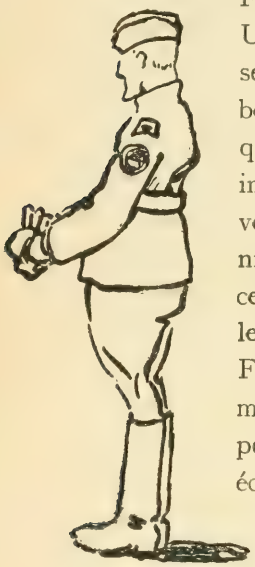
* * *

Pris individuellement, les soldats américains sont de bons gars, avec de joyeuses figures. Ils sont serviables et raisonnables, ne dépensent pas sans compter, mais, comme on dit, ils ont souvent le cœur sur la main.

Il ne faut pas oublier que pour tous ces hommes jeunes et très ignorants de la vie, telle qu'on la conçoit dans les vieux pays, la guerre fut une éducatrice, un peu rude et trop rapide.

A Coblence, où le confort des appartements et quelques conceptions de l'existence communes aux Américains et aux Allemands permettent les

comparaisons, ils ont retrouvé un peu de Cincinnati. Et l'homme, quelle que soit sa race, est toujours ému de retrouver les traditions de son home en pays étranger.



Tous sont venus vers la France avec enthousiasme. Une grande émotion avait secoué ces hommes, dont beaucoup ne connaissaient que la « prairie » ou l'usine immense qui est aussi, si l'on veut bien réfléchir, une manière de solitude, comme celle des grands terrains d'élevage. Ils sont venus en France, où les plus éhontés mercantis du monde les ont pelés vifs, comme ils avaient écorché nos propres soldats, sans se donner la peine d'orner leurs vols d'un semblant de politesse.

Après ce premier contact, le soldat américain ne vit de la France que de tristes pays ravagés par la guerre, par les cantonnements trop nombreux, ces atroces cantonnements du front qui uniformisèrent dans une mélancolie sans espoir les plus beaux paysages de la terre. J'ai vu un

jeune Américain, soldat d'infanterie, avec une bonne figure honnête sur des épaules de lutteur, qui pensait qu'après Paris, Bar-le-Duc était une des plus belles villes de France, et que les grandes dames du demi-monde venaient y passer la saison.

Ils ont vécu, ainsi, dans des terrains d'expérience militaire, comme nos propres soldats, bien entendu, mais avec cette différence, que ne connaissant pas la France ils ne pouvaient la concevoir plus belle.

Puis la victoire, subitement, les transporta sur le Rhin, dans des pays riches, non détruits, où ils retrouvaient un peu de leur confort. On devine aisément que chez beaucoup, qui sont presque des enfants, la comparaison ne fut pas à l'avantage du pays qu'ils venaient de quitter.

* * *

J'ai passé quelques jours chez eux, à Coblence. Le soleil brillait sur la neige. Dans le lointain, vers la Moselle, des mitrailleuses déchiraient des bandes et des bandes éperdument, pour une cérémonie militaire ; des mouettes piaillaient et jouaient sur le fleuve. Sur le pont de bateaux, des files interminables de soldats kaki allaient et venaient dans la direction de la citadelle comme des fourmis fraîchement repeintes. Des

jeunes filles allemandes, en chandail et bonnet blancs, tirant leur traîneau, leur « bob », par la main, passaient raides, sans rien voir, à part, selon les règlements.

Ces couleurs et ces formes se mêlaient comme les alcools dans une boisson américaine et il fallait un estomac plus qu'européen pour ne pas se laisser griser.

LES MATELOTS

LES MATELOTS SANS NAVIRES

J'avais vu pour la première fois des matelots allemands à Anvers, dans le Rytdyke. A coup sûr, c'étaient de grands garçons souples et minces, portant avec une élégance assez équivoque leur joli costume, dont le col de la chemise trop échancré s'agrémentait d'une large cravate de soie noire. Plus tard, et je n'y pensais pas alors, ces mêmes hommes souples, chaussés de bottes, devaient guetter sur la passerelle des grands sous-marins pirates les paquebots portant des femmes et des enfants ; et pour cette raison la déchéance de ces matelots, qui auraient pu s'acquérir un réel mérite sans cette tare, demeurera éternelle.

Tels je les ai vus à Anvers, tels je les ai retrouvés à Strasbourg et sur les cartes postales vendues chez les libraires de Metz, de Trèves, de Coblence, de Mayence et de l'opulente Wiesbaden qui ressemble à un grand essai de civilisation pour milliardaires.

« Die Matrosen », les matelots ! Ainsi les barmaiden du Central Bar, à Strasbourg, les accueillirent en levant les bras au ciel, une certaine nuit baignée de lumière électrique où, errant au gré de ma fantaisie, je vis passer une troupe de feldgrauen alsaciens. Ces matelots étaient naturellement Alsaciens et appartenaient à l'ar-

tillerie. Je les ai regardés avec curiosité parce qu'ils ont tenu une grande place dans la guerre et qu'ils en tiennent une autre encore plus importante, plus mystérieuse, et si l'on veut bien un peu plus romanesque.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici des hommes que j'ai vus, mais d'autres portant le même uniforme coquet et quelquefois crapuleux, quand le matelot se sait beau garçon aux yeux des filles.

En Allemagne, leur popularité est immense. On les vit un peu dans toutes les villes, venant de Kiel, portant le bonnet sur le ruban duquel se lisait souvent le nom d'un sous-marin. Ils étaient peu nombreux dans l'accomplissement de leur mission révolutionnaire. Le plus souvent le matelot délégué se présentait seul en vareuse avec une petite valise à la main. Il débarquait du train, créait des « Arbeiten und Soldatenrat », hissait le drapeau rouge sur l'église et dégradait les officiers, ce qui n'est pas tout à fait exact en ce sens qu'il leur enlevait les insignes du kaiser en les priant de garder le commandement au nom des révolutionnaires.

C'est ainsi qu'ils opérèrent à Strasbourg devant la Maison-Rouge.

Sur tous les journaux illustrés allemands on les représente portant le brassard, acclamés par

la population. Il ne s'agit nullement de celle qui fréquentait Wiesbaden pendant la saison.

Roulant en automobiles ornées d'une mitrailleuse, ces personnages sortent partout du mystère, du moins pour nous, car ils ont disparu en cédant le terrain à nos troupes d'occupation. Parci par-là, on obtient quelques renseignements assez vagues sur l'emplacement d'une mitrailleuse qui, quelques jours avant l'arrivée des Français, des Anglais ou des Américains, a tiré sur une place aujourd'hui paisible. J'ai suffisamment dans l'oreille le bruit caractéristique et lent d'une Maxim en action pour imaginer la scène. Pour cette raison, quelques petites rues de Mayence aboutissant à la Marktplatz me paraissent assez sournoises et dignes d'exciter l'intérêt. Pour moi et pour beaucoup d'autres dans mon cas, ces faits sont incontrôlables, car chacun, depuis le bourgmestre jusqu'au volontaire de police qui m'accompagnait la carabine à l'épaule, raconte une histoire et... une histoire à sa façon. Il faut se méfier, car en quelques jours on peut obtenir le maximum de l'erreur et de la confusion.

Cependant, ce qui n'est pas une erreur ou, si vous voulez, une hallucination, c'est l'enthousiasme des hommes, des enfants et des femmes pour les matelots. Je ne sais quel espoir merveilleux peuvent apporter ces messies en uniforme

sombre. Je l'imagine cependant, après la formidable secousse que vient d'éprouver ce peuple lent et discipliné, plus troublant qu'on le pense.

Ils ont gardé leur prestige militaire sans aucun doute, car ici, dans cette partie de l'Allemagne, personne ne sait ou ne veut savoir le côté cruel des événements. La *Lusitania?* Les atrocités? Les Alliés vainqueurs? Autant de points d'interrogation et les yeux bien candides ont l'air de demander des précisions. « La flotte n'a jamais été vaincue, » me disait un jeune monsieur vêtu d'un pardessus feldgrau. Je lui ai dit la réponse d'un officier de la marine britannique : « Parce qu'elle n'est jamais sortie. » Pourtant, ô matelots cyniques et courageux, quelle émotion avez-vous dû connaître le jour où, pour la première fois, la grande flotte allemande, ses super-dreadnoughts, ses croiseurs et ses grands sous-marins, est sortie afin de se rendre à l'Angleterre?

De ville en ville, j'ai marché sur les traces de ces matelots maintenant sans navires, dont les uniformes sont, au milieu des pardessus civils et des redingotes, le symbole le plus émouvant de la fin d'un effort formidable et du commencement d'un avenir que nous ne pouvons préciser.

LES MATELOTS A KIEL

C'est à Baccharach, sur le Rhin, dans un site romantique à souhait, qui rappelle à la fois les noms de Victor Hugo, d'Henri Heine et de Guillaume Apollinaire, que je me suis arrêté. Le fleuve puissant luttait contre une vedette américaine venue de Coblence, et sur la route, à flanc de rocher, des cuisines roulantes entourées d'uniformes bleu de ciel fumaient avec grâce dans l'air léger.

De l'infanterie coloniale et des tirailleurs en kaki s'échelonnaient jusqu'à Saint-Goar. Des voiturettes de mitrailleuses et des 155 longs bordaient la route. Surplombant le fleuve, un château féodal démantelé s'érigeait au sommet d'un roc ; une sirène de steamboat réveillait les personnages les plus fabuleux d'Hoffmann et d'Arnim, qui écrivit des pages troublantes sur l'énigmatique Mandragore, « la fleur des gibets, née des pleurs équivoques des pendus », — des pendus romantiques, bien entendu.

Dans ce joli Baccharach, que le dieu Bacchus

dut choisir comme résidence, la vigne court au-dessus des portes et des fenêtres des maisons. C'est un parfait décor pour *Faust*, et pour y parachever un chef-d'œuvre de maître tonnelier.

Je suis entré dans une petite auberge peinte en rouge avec des volets verts et des croisillons blancs à ses nombreuses fenêtres. Un poêle monumental en faïence verte tenait une place d'ancêtre, et près de ce poêle une table avec sa chaise en bois sculpté m'accueillit.

A côté de moi, un jeune matelot acagnardé buvait un verre de rudelsheimer. Il portait encore sa vareuse bleue d'uniforme. A la manche, on apercevait les traces révélatrices d'un insigne de division récemment décousu. Son bonnet, accroché contre la cloison, laissait voir, brodées en jaune, quelques lettres dont l'assemblage pouvait signifier « *Nassau* ». Ce matelot me dit tout de suite qu'il était Lorrain et qu'il allait rentrer chez lui. Il venait de Wilhelmshaven, cassait la croûte et désirait revoir Metz. C'était un canonnier télémétreur.

La vedette américaine passait et repassait sous nos yeux.

* * *

— Vous êtes, lui dis-je, un de ces fameux

matelots de Kiel? Etiez-vous là-bas le 6 novembre 1918?

— Oui, monsieur, j'étais à bord du *Nassau*, dans le canal Kaiser-Wilhelm. Nous savions vaguement que la flotte devait sortir, et parmi nous beaucoup pensaient qu'il ne fallait pas s'engager inutilement, puisque la guerre allait se terminer. En octobre, il faut vous dire que le *Helgoland* et le *Thuringen* avaient déjà refusé de marcher. Sur le *Nassau*, nous ne savions rien. Nous étions dans le canal quand l'ordre nous arriva de partir. On alluma les feux, puis on attendit, et tout d'un coup le navire qui prenait la tête signala d'éteindre les feux; on ne partait pas.

Le lendemain, nous descendîmes à terre avec nos accordéons. Il ne restait à bord que la garde et les chauffeurs. J'étais de garde. A minuit, personne n'était rentré, sauf sur le *Nassau*, qui, d'ailleurs, avait débarqué peu de monde.

Le commandant envoya une patrouille qui ne revint pas, puis une autre qui ne revint pas. Il envoya ainsi sept patrouilles, la dernière forte de 50 hommes, avec un officier qui regagna seul le *Nassau*.

Le lendemain, le commandant donna l'ordre de sortir du canal coûte que coûte; nous nous dirigeâmes vers les écluses. Elles étaient couvertes de grappes de matelots avec des soldats

d'infanterie de marine. Une vingtaine de mitrailleuses et des canons étaient déjà braqués sur le *Nassau.*

Le commandant demanda l'écluse; on lança les amarres que personne ne voulait prendre.

Alors, monsieur, le commandant fit stopper sous la menace des canons, et l'on siffla tout le monde à l'avant. C'est alors qu'un officier tira un coup de pistolet dans la direction de l'écluse. Une mitrailleuse répondit; il y eut six blessés. Le commandant fit faire machine arrière et nous demanda si nous étions des révolutionnaires. Nous ne savions trop quoi répondre, et tout de suite il nous dit qu'il était fier de nous commander.

A ce moment, les autres bateaux, portant le pavillon rouge, vinrent entourer le *Nassau.* Toutes les musiques jouaient la *Marseillaise.* Nous fûmes soulevés par l'émotion et nous jetâmes nos bonnets en l'air en poussant trois hourras! Les équipages nous acclamèrent; des vedettes accostèrent le *Nassau;* on posa des postes de garde aux soutes à munitions et nous débarquâmes les mitrailleuses.

Les matelots jouaient de l'accordéon, chantaient et dansaient avec des filles qui nous acclamaient le long du canal. Nous fîmes mettre en liberté nos camarades arrêtés en octobre, et tout

de suite s'organisa le conseil des soldats et des matelots.

Nous étions, dans la flotte, 25.000 Alsaciens-Lorrains. Presque tous ont regagné leur patrie. Nous ne voulions plus nous battre, mais le mouvement révolutionnaire ne nous intéressait pas.

Plus tard, j'ai vu deux ou trois matelots désarmer des régiments avec des mitrailleuses. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'était une comédie. Tout le monde était d'accord ; l'empereur, bien qu'il soit exilé, Hindenburg, les matelots et les soldats.

Ah ! c'est tout de même une belle fin pour la guerre, conclut le jeune matelot.

* * *

— Mais, dis-je, étiez-vous là quand la flotte allemande s'est rendue à l'Angleterre ?

— Oui, et nous pleurions tous, monsieur, et moi comme les autres, bien que je sois Français ; mais que voulez-vous, on aime son bateau et cela nous gonflait le cœur de le rendre. Tout de même, sans combattre, vous ne pouvez pas comprendre cela !

Le matelot se trompait ; je l'avais fort bien compris et ne lui fis aucun grief de ces sentiments en apparence contradictoires, — et puis l'ordre et la paix régnaient sur le Rhin. Les

enfants de Baccharach rôdaient comme de jeunes loups autour des cuisines roulantes. Je donnai à chacun de ces jeunes Allemands déjà convertis une haute idée de ma patrie en leur distribuant une livre de chocolat.

FRANCFORT

HŒCHTS

OU LES QUARANTE CHEMINÉES D'USINES

Les deux premières fois que je traversai Hœchst, à cinq kilomètres de Francfort, je n'eus pas le loisir de pénétrer cette ville qui est une grande usine, une seule usine de produits chimiques, la deuxième du monde, je crois. C'est le temple du travail et du travail organisé dont les colonnes sont une quarantaine de hautes cheminées dressées vers le ciel comme quarante prières au dieu des cornues, des autoclaves et des tubes fragiles et compliqués qui transforment un bloc de houille modeste et sévère en quelque chose comme une rose parée des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel. Sept ou huit gazomètres reliés par un petit chemin de fer d'intérêt privé, semblent les cerveaux gonflés des chimistes qui président aux destinées de ce laboratoire inquiétant. Pendant la guerre ils servirent à renfermer des gaz asphyxiants. Mais le but initial de l'usine était de réaliser toutes les couleurs que l'on peut tirer

de la houille. Il faut avouer que les résultats obtenus ne pouvaient qu'encourager les professeurs, d'ailleurs célèbres, de la Meister Lucius et Brüning d'Hœchst-sur-le-Main. Cette usine possédait en France une succursale à Creil.

* * *

J'ai visité cette immense cité, à peu près morte aujourd'hui. Un chimiste célèbre, le professeur Duden, vice-directeur de l'usine, dirigeait mes pas hésitants à travers une inextricable forêt de turbines et de tuyaux de fonte où les courroies détendues pendaient comme des lianes. Des odeurs homicides flottaient dans les coins autour des cuves; des aspirateurs de poussière géants montaient comme d'immenses tuyaux d'orgue. Des ouvriers fantômes erraient en savates avachies entre les alambics où des poisons onéreux s'égouttaient doucement.

Dans les magasins à neuf étages, des caisses en bois blanc portant sur leurs quatre faces des inscriptions en caractères chinois, attendaient depuis cinq ans leur départ pour l'Extrême-Orient. Il y avait là de quoi teinter toutes les étoffes de la terre et changer l'aspect de la vie dans les nombreux pays où les couleurs sont tristes.

L'usine occupait 15.000 ouvriers; elle produi-

sait par an 12.000.000 de kilos de colorants. Aujourd'hui, depuis l'occupation française, l'effort s'est calmé et l'on fabrique, dans un coin, du pyramidon.

Pour cette fabrication, la direction emploie 8.500 ouvriers qui ne travaillent pas tous, mais que l'usine nourrit néanmoins pour éviter les complications du chômage. Elle distribue par jour 6.000 repas, qu'elle fait payer trente pfennig et qui reviennent à la direction à 2 mark quarante pfennig l'un. Ce repas se compose de 3/4 de litre de soupe, de 90 grammes de viande, de 125 grammes de pommes de terre et de 250 grammes de légumes. Comme boisson, avec un supplément de 5 pfennig, une bouteille d'eau minérale, ou, moyennant 18 pfennig, une bouteille de limonade. Pas de vin, pas d'alcool, pas de bière.

L'usine possède un quartier avec de jolies rues, des maisons et des jardins autour des maisons. La direction loue à ses ouvriers une maison composée de quatre pièces, un jardinet et une écurie pour 16 mark par mois. Il y a, en outre, une coopérative, une école ménagère, une maternité, des bains, une bibliothèque, etc., etc. Il serait trop long de commenter cette installation ; toutefois, il est permis de méditer sur certains prix et sur l'organisation sociale d'une usine allemande, qui

n'est pas encore une usine modèle comme celle de Ludwigshafen, par exemple.

* * *

Dans une période aussi trouble pour l'Allemagne que celle qu'elle vit en ce moment, il est remarquable de constater que l'ordre y fut toujours maintenu, malgré les éléments bolcheviks apportés par les récents embauchages et mille et un sujets de mécontentement concernant les possibilités de trouver des vivres. La complicité des gens riches et du paysan, qui leur livre du lait, du beurre, des œufs et du porc sans craindre d'être dénoncé, est un sujet d'écœurement bien compréhensible pour la classe ouvrière.

En ce moment, la neige couvre les toits de la ville-usine. Une seule cheminée fume sur les quarante, tous les feux sont éteints. On pense, en voyant cette force alanguie, qu'il y a quelque chose de changé dans le monde et, en comptant les caisses empilées dans les halls, quelque chose de changé à notre avantage.

Le silence crée ici une atmosphère anormale ; le ciel d'hiver parfaitement limpide permet d'apercevoir la chaîne du Taunus et, au loin, la ville de Francfort, que nous gardons dans une sorte de tenaille ouverte. Sur la route, à quelques centaines de mètres, les dernières sentinelles fran-

çaises surveillent la circulation. Les avant-postes de l'armée d'occupation sont paisibles et la route est animée.

Chaque soir, d'ailleurs, les ouvriers habitant Francfort rentrent à leur domicile ; le barrage est donc facile à franchir.

Mais ici, cependant, sur cette route allongée dans la plaine monotone, le mystère commence, car croyez-le, il y a toujours du mystère quand on arrive aux limites d'une civilisation marquée par des soldats en armes. Deux ou trois kilomètres plus loin l'imagination peut s'égarer ; les légendes se parachèvent. En tendant bien l'oreille, pour un peu, on entendrait les violons de Francfort et les échos d'une fête hallucinante, un de ces ballets échevelés comme en dansent les éphémères et, en général, tous les insectes, dont la devise semble être : courte et bonne.

Hier, des jeunes filles d'Hœchst, sous prétexte

d'aller soigner des parents malades, sont allées danser au bal masqué de Francfort.

On ne peut imaginer de plus tragiques circonstances pour permettre à des masques d'évoluer sous des lumières.

J'aurais voulu voir ces masques, ces lumières, ces filles et ces hommes dansant devant des buffets chargés de confiseries ersatz, chamarrés comme des princesses des *Mille et une nuits*. Un jeune homme d'Hœchst, m'a-t-on dit, était habillé en bourreau. Le roi Olaf mariait sa fille sous les lampes électriques, et la mariée de cette légende avait mal à l'estomac à cause de la guerre. Concevez donc ce bal merveilleux et la fragilité de la morale dans un pays qui a perdu l'étoile polaire et vous aurez une image de l'existence voluptueuse et tragique que l'on mène à quelques kilomètres des lignes françaises.

SUR LA ROUTE DE FRANCFORT

LE PETIT POSTE DE NIED-SUR-LE-MAIN

Hœchts franchi, au bout du pont qui traverse le Main, où des canards, à leur insu condamnés à mort, naviguent sans souci, le village de Nied allonge démesurément sa rue principale, qui commence par des maisons flamandes en briques

roses et s'achève peu à peu en forme de route. C'est la route de Francfort. A trois cents mètres, la voie ferrée posée sur un remblai marque la nouvelle frontière. La route est elle-même barrée par une barrière de fils barbelés posés en chicane et laissant une ouverture suffisante pour permettre aux véhicules et aux autos de passer, mais à une allure décente.

Deux ou trois fantassins et un sergent contrôlent les passeports. L'air est vif. Au loin la silhouette de l'usine de Griescheim qui est occupée par une section de mitrailleurs, à la suite d'une grève, se découpe en bleu pâle sur le ciel gris. Si vous voulez des précisions, les arbres sont d'un joli violet sombre, plein de détails précieux que la neige souligne et met en relief.

La route qui mène à Francfort n'est pas déserte. Une animation quotidienne réjouit les hommes de garde en contemplation devant les champs de betteraves et les cheminées lointaines. Une jeune fille, que l'air du matin, la marche et la neige rendaient plus rose que de coutume se présente au poste. Le fantassin scrute le papier. Il montre du doigt un mot : « C'est ton nom? Elisabeth? » La fille rit, plie son papier et franchit la barrière. Elle va à pied vers Francfort, c'est-à-dire jusqu'au tramway qui attend à deux kilomètres du poste de garde. Une vieille dame,

avec un manteau de loutre et un sac de toile verte sur le dos passe à son tour. Elle rit et sautille, montre ses papiers et tire une révérence. Et des filles, des filles nombreuses, avec des nez rouges, franchissent le barrage et se dirigent vers Francfort. D'autres arrivent de cette ville, leurs bagages portés dans des petites voitures à bras montées sur quatre roues. Ces voitures déposent les bagages à l'entrée du poste, où des véhicules du même genre, venus de Nied, attendent à leur tour et chargent les paquets. C'est une petite industrie locale, dont les enfants tirent quelque bénéfice et de la bonne humeur.

* * *

C'est ainsi que Francfort, pour toute cette région, semble un centre d'attraction terriblement puissant. Il n'y a pas un Allemand ou une Allemande qui ne se sente de l'imagination pour réaliser la combinaison idéale qui lui permettra de passer impunément devant les deux soldats français qui les séparent de leur but.

Parler de Francfort, soit à Mayence, soit à Wiesbaden, soit à Hœchst, c'est voir s'arrondir des yeux, où, tout de suite, la lueur classique du désir brille ingénument. Francfort, je crois l'a-

voir dit, c'est le triomphe du plaisir sous toutes ses formes.

Les nouveaux riches saisis par la crainte du lendemain absorbent la vie, comme un alcool de luxe consommé dans un grand bar. Il paraît, et tout le monde le dit, il paraît qu'on danse furieusement. Je ne veux pas, pour laisser plus de vérité à ces histoires, les encombrer de souvenirs littéraires bien tentants. On pourrait croire à de l'indulgence de ma part. Il ne faut pas oublier que j'ai vu Francfort dans le lointain avec un froid boréal pour compagnon. J'aurais donné beaucoup ce jour-là pour entrer dans cette ville tragique et désorganisée où la folie fait teinter ses grelots et son rire. Mais on ne pénètre pas dans Francfort comme dans un moulin et la barrière de barbelés est une barrière absolue : là-bas, à quelques mètres, au bout des arbres, l'Allemand redevient l'Allemand. Il n'a fallu que les élections pour qu'en territoire occupé il donne déjà l'impression de s'être rattaché plus étroitement à sa patrie. A Francfort, j'en ai la conviction, les parlementaires français ne doivent pas être obsédés par les sourires de la foule.

* * *

Le poste-frontière de Nied n'est pas une bagatelle. On observe plus sûrement un peuple en l'acculant dans un tout petit détail de son existence, et cet étroit passage est la pierre de touche où chaque passant révèle un peu de sa véritable nature.,

En revenant vers le village que le froid semblait avoir enfermé sous la cloche d'une machine pneumatique, avec une pureté presque douloureuse, les cloches de Nied se sont mises à sonner. Et voyez le hasard : en passant sur le pont qui franchit le Main, une jeune fille, dans le jardinet d'une petite maison bourgeoise, pleurait amèrement. Sa mère, derrière un énorme édredon rouge, prenant l'air à une fenêtre du premier étage, la tançait avec aigreur. La fillette n'était pas laide, les cloches de Nied sonnaient je ne sais quelle cérémonie, et une vieille chanson populaire française trouvait ici sa plus remarquable interprétation. Elle est dans la mémoire de tout le monde :

> Su' l'pont du nord, un bal y est donné (*bis*),
> Adèl' demande à sa mèr' d'y aller (*bis*),

etc.

Ai-je dit que cette fille s'appelait Adèle?

qu'elle voulait aller à Francfort danser pour le carnaval, et que sa mère qui avait des principes ne voulait pas? Je partis, avant d'avoir su si son frère qui peut-être est feldwebel au 81e de ligne à Francfort, et qui, de ce fait, porte une ceinture partiellement dorée, est venu la chercher sur le Main dans une barque munie d'un laissez-passer régulièrement timbré. Mais n'oubliez pas surtout que l'air de cette chanson populaire est d'une tristesse contagieuse.

A FRANCFORT

LE CHEF DE POLICE ET LES MATELOTS

Le crépuscule de la nuit effaçait déjà les contours d'une manière de petit cloître, pauvre et sans grâce, qui sert de vestibule au cabinet de M. Hermann Wendel, l'ancien député, président de police de Francfort et l'auteur d'une remarquable étude sur Heinrich Heine.

Lui-même nous fit les honneurs de son cabinet, meublé à la manière sans doute des cabinets de police révolutionnaire, c'est-à-dire avec simplicité et modestie. Un jeune homme, son secrétaire, s'inclina devant nous et tous nous prîmes place autour d'une table ronde, comme de vulgaires chevaliers ressurgis d'un cycle littéraire fameux.

Hermann Wendel, devant nous, fumait et s'expliquait avec l'élégance d'un lettré, d'une culture française déconcertante. Il nous rappela son discours au Reichstag et son refus de voter les crédits de guerre et nous supplia, pour un moment, d'abandonner notre qualité afin d'envisager avec

sang-froid quelques questions importantes pour l'avenir des peuples. Nous écoutâmes un discours habile qui ne sentait pas la conférence et dont l'honnêteté n'était pas sans charme, il faut l'avouer.

« Pour les origines de la guerre, dit en substance le président de police, nous avons la conviction d'avoir été trompés. Aujourd'hui encore, nos hommes rendent responsable le tsarisme, de ce monstrueux attentat. Pour moi, j'espérais que les ouvriers se dresseraient contre la guerre. Ils ne l'ont pas fait. Depuis, chacun d'eux a pu apprendre et a payé cher le prix de ses leçons. Chez nous, le militarisme a trompé habilement l'opinion publique. Maintenant, le peuple allemand a besoin d'une paix juste. Si les hommes de France viennent chez nous avec les idées de 1789, ils seront bien accueillis, mais notre peuple trompé par ses chefs comprendrait mal une renaissance du kaiserisme. Un nouveau germe de haine naîtrait de cette situation. »

Le président de police s'arrête et boit un verre d'eau. Il essuie ses lorgnons et, d'une voix basse un peu chantante, sans chercher ses mots, il poursuit :

« La question de l'Alsace-Lorraine n'est pas un obstacle. J'ai dit moi-même que la Lorraine était française. J'étais partisan de sa restitution

et c'était l'avis du professeur Delbrück. Quant aux Alsaciens, je regrette qu'ils veuillent indiscutablement rentrer dans le sein de la République française. C'est cependant irréparable et personne ici ne doute plus des sentiments de l'Alsace. Quarante-quatre années de régime prussien et de militarisme ont détruit pour toujours les sentiments que les Alsaciens auraient pu avoir pour l'Allemagne. C'est notre régime qui a donné l'Alsace à la France. Nous espérons cependant que cet Etat pourra devenir le trait d'union entre les deux pays. »

L'un de nous pose cette question : « Mais que pense le peuple allemand des origines de la guerre, des responsabilités allemandes et de l'heure présente? »

Le président de police se lève, étend les mains et subitement : « Tenez, je vous prie d'interro-

ger vous-même quelques-uns des matelots que vous choisirez. Ceux-là savent à quoi s'en tenir, vous verrez. »

Nous acceptons. Le secrétaire sort et revient tout aussitôt avec le capitaine des matelots, un jeune homme vêtu d'un complet bleu, l'air d'un comptable laborieux. Il porte la croix de fer à son veston. Il s'incline. Le président de police lui explique de quoi il s'agit. Le capitaine, élu par ses camarades, approuve et sort pour réunir les hommes de garde. Nous écoutons. Dans l'escalier, des bottes heurtent les marches de pierre. Une troupe s'aligne à la porte du cabinet, maintenant éclairé par une seule ampoule électrique. La porte s'ouvre. Le capitaine des matelots s'approche de Wendel. « Messieurs, tout le monde est là, choisissez ceux que vous voudrez, je poserai vos questions et je traduirai. »

* * *

Nous passons, sous les arcades du cloître à peine éclairé, la plus émouvante revue que l'on puisse concevoir en s'adaptant au milieu qui nous entoure et aux circonstances. Il y a, devant nous, rangés sur deux rangs et en uniforme, une trentaine de matelots, portant le revolver sur la hanche et le bonnet orné d'un ruban à ces lettres :

Marine-abtlg Frankfurt-a-M. Les hommes nous regardent avec intensité. Tous connaissent la manœuvre d'une mitrailleuse sur la voie publique. Ils sont jeunes, solides et quelques-uns élégants.

Nous choisissons deux hommes : l'un maigre et brun, l'autre un adolescent très blond, d'un blond de paille fraîche. Le premier a servi comme artilleur aux batteries de côte, et le plus jeune comme timonier sur un petit croiseur, le *Kœnigsberg*. Ce dernier est de Biebrich, à côté de Mayence, de l'autre côté du pont.

L'interrogatoire suivant commence, dans une salle à peine éclairée, protégée par le drapeau rouge. Le secrétaire est assis sur le coin de son bureau, les matelots en armes, immobiles, le bonnet roulé entre les doigts, répondent avec une sincérité évidente, qui ne manque pas de noblesse.

Nous demandons : « Qu'est-ce que vous pensez de la guerre de 1914?

— Elle était inévitable. Tout le monde était enthousiasmé pour la guerre.

Un silence, puis : « Ceci est mon opinion. Je me suis engagé!

— Pourquoi?

— Le goût des aventures.

Un silence et le jeune matelot, dont nous ne

tirerons plus rien ajoute : « L'Allemagne a été attaquée. J'ai vu cela dans les journaux. »

Le deuxième matelot n'a jamais navigué ; c'est un cordonnier de Francfort, intelligent ; il a suivi les cours du soir.

— Au commencement de la guerre, dit-il, l'Allemagne était enviée pour son développement économique et la France était l'ennemie héréditaire. J'ai appris cela à l'école, mais pendant mon service militaire, on ne m'a jamais parlé dans ce sens. J'ai la conviction que l'Allemagne a fait tout son possible pour arranger les choses. Tout le monde comme moi a cru que l'Allemagne avait été attaquée et chacun a fait son devoir. Maintenant, je pense que toutes les puissances belligérantes ont une part de responsabilité dans cette catastrophe. Chez vous, vous avez entretenu l'idée de revanche et chez nous le militarisme cherchait à conserver sa puissance et à prouver son utilité. C'est toujours dangereux. Nous avons déjà des preuves que la « clique » capitaliste prépare une question d'Alsace-Lorraine afin d'amener l'opinion publique à une nouvelle explosion de haine. Mais personne, dans la classe ouvrière et même dans la classe bourgeoise, ne peut songer à une nouvelle guerre.

— Est-ce que la solution de la question d'Alsace vous paraît juste ?

— Je n'ai pas assez étudié l'histoire.

A ce moment, la porte s'ouvre, un matelot s'encadre dans les deux chambranles. Il est d'une taille formidable, porte un veston de cuir. Ses yeux interrogent. Il nous dévisage et jette son bonnet sur une chaise. Instantanément, le président de police lui tend les mains. « C'est M. Stickelmann, dit-il, un livre a été écrit sur lui. Je voudrais que vous puissiez savoir ce que M. Stickelmann a fait pour la cause. »

Le matelot se dépouille de son veston de cuir et le pose sur le bureau du président. Il apparaît le torse moulé dans sa chemise de laine bleue, superbe, l'air d'un apôtre, mais d'un apôtre connaissant le jeu de la mitrailleuse et prêt à endoctriner les foules à coups de hache.

Incontestablement nous fûmes impressionnés, et le matelot, les bras croisés, parla. Et ce qu'il nous dit et ce que le président de police nous traduisit, c'est une deuxième histoire que je vous raconterai tout de suite, sans changer de décor, avec les mêmes personnages et ce je ne sais quoi d'inquiétant que la misérable ampoule électrique ne parvenait pas à dissiper.

LE CHEF

La lumière de la lampe électrique ne donnait pas assez de clarté pour dissiper dans la pièce des coins d'ombre où se tenaient les matelots, le secrétaire du président de police, Hermann Wendel et nous-mêmes. Le chef des matelots, Stickelmann, les mains posées sur la table, touchait presque de son bonnet bleu la lampe accrochée au plafond. Il était jeune, puissant, impressionnant. Nous avions devant nous une de ces figures populaires que les révolutions font surgir. La forme du front et des mâchoires indiquait l'homme capable de conduire ses idées, et ses muscles d'athlète devaient aider, quand l'occasion se présentait, à l'expression de ses enthousiasmes. Hermann Wendel nous présenta et le matelot inclina la tête.

Tout de suite nous lui posâmes les quelques questions que nous avions posées à ses camarades, sur les origines de la guerre. Visiblement, le matelot fut heureux de parler. Nous suivions sur sa physionomie, à la fois rude et sensible,

l'émotion sincère que ses propres phrases suscitaient en lui-même. Ce spectacle fut l'un des plus émouvants de ma vie, et je suis encore trop sous l'impression de ce cabinet de police pour donner à la scène ce qui serait peut-être son relief exact.

Wendel, le dos renversé sur une chaise, traduisait après chaque période oratoire. Il traduisait, mais les paroles du matelot parvenaient jusqu'à nous avant la traduction. Et Stickelmann dit :

« Au début de la guerre j'étais chasseur à cheval, je fus versé dans la marine quand je passai aux hydravions. Alors, messieurs, au début de la guerre, je fus parmi les premiers qui franchirent la frontière de France. Je vis tout de suite qu'on nous avait menti, quand on nous avait dit que la France attaquait la première, car nous ne rencontrâmes personne devant nous. Et j'ai tout de suite été un révolté, parce que j'avais senti la vérité, dès ce jour. »

En prononçant le mot vérité, la figure du matelot s'illumina. Elle était étonnamment blanche dans l'ombre de la pièce, et ses camarades, les deux autres matelots que nous avions interrogés, regardaient le chef intensément. Wendel mordait ses lèvres, approuvait, et nous-mêmes, debout, regardions l'homme dont la loyauté était évidente.

Il continua :

« Nous sommes entrés dans le Luxembourg la nuit du jeudi au vendredi, le 29 ou 30 juillet 1914.

« — Avez-vous vu des Belges francs-tireurs?

« — Jamais. Toutefois, à Etalle, près d'Arlon, des gens de la population ont tiré sur nous.

« — Avez-vous vu des cas où on a détruit des villages sans provocation de la part des civils?

« — Oui, j'ai traversé un village dont la rue principale était en flammes. Nos ombres gigantesques se découpaient sur les murs et le ciel était criblé de petites braises que le vent chassait dans notre figure. C'étaient les troupes de la 3e division de cavalerie qui étaient là, sous les ordres du général von Uhmer. Pour les hommes qui avaient du cœur, nous nous faisions l'effet de démons dans l'enfer.

« — Et votre conduite, à vous soldats, envers les populations des pays envahis? »

Le matelot nous regarde, frappe sur la table et sa figure prend une expression de violence inexprimable :

« — Si nous avions exécuté les ordres de nos officiers, il y aurait eu plus de forfaits commis. Mais, maintes et maintes fois nous avons désobéi. Et moi, moi j'ai retenu mes camarades quand ils allaient agir comme des brutes, et pour cela j'ai fait dix-huit mois de forteresse et j'ai pleuré de rage et de douleur de n'être qu'un homme. »

Il sort de sa vareuse un papier militaire, le jette sur la table, et nous montre l'exposé de ses punitions.

Nous regardons l'homme en silence. On n'entend plus, dans la pièce, que le tic-tac indiscret du réveille-matin posé sur le bureau.

« — Je n'ai rien à dire, fait Hermann Wendel. L'homme qui vous a parlé est un honnête homme, et les autres hommes le respectent parce qu'il est bon. Avant la guerre, c'était un ouvrier métallurgiste.

Le matelot approuve de la tête, et, de nouveau, s'adresse à nous directement. Il est tout près de moi et me regarde dans les yeux :

« — Je vous ai dit la vérité. Vous écrirez probablement pour les Français ce que je viens de vous dire, mais si vous êtes un homme loyal, vous écrirez aussi, ce qui est la vérité, c'est-à-dire qu'alors que nous-mêmes, mal ravitaillés et mourant de faim, nous vivions dans les villages français, beaucoup parmi mes camarades, et moi-même, avons partagé notre dernier morceau de pain avec les habitants du pays. Voilà ce qu'il faut dire aussi, puisque vous êtes venu dans le Conseil des matelots de Francfort. »

Nous nous levons. Wendel, les mains dans ses poches, se met spontanément à notre disposition pour aller rendre visite au bourgmestre. Il fait

nuit, dehors; les matelots sortent l'un après l'autre. Nous mettons nos casquettes. L'air de la rue s'engouffre dans la galerie bordant une cour où des mitrailleuses Maxim sont rangées.

* * *

J'ai écrit mon article deux jours après cette entrevue, pour ne pas travailler sous une impression que la mise en scène et qu'un excès de sensibilité pouvaient déformer. Mais j'ai fait ce que j'ai promis au matelot : c'est-à-dire que j'ai écrit ce que j'ai vu sans ajouter une ligne et sans modifier la forme de sa pensée. Après tout, j'ai toujours la conviction que j'avais devant moi un homme honorable, et, pour ma part, je suis incapable de mentir à mes propres émotions.

UNE ÉMEUTE A FRANCFORT

Francfort, 2 avril 1919. — Pendant que j'écris ces lignes, les mitrailleuses tirent à quelques centaines de mètres de mon hôtel, tout au bout de la Kaiserstrasse. Ce n'est pas très dangereux pour ma santé, mais cela ne manque pas de produire son sinistre effet. Le hasard seul m'a permis de me trouver à Francfort en pleine émeute. Je suis forcé de constater que, pour une émeute, celle-ci ne manqua pas d'intérêt. Il y a une trentaine de morts, de nombreux blessés ; parmi les morts, onze matelots, portant sur le bonnet : *Marine abteilung Frankfurt-a-Mein.* L'événement est entouré d'une horreur suffisante pour donner du relief à l'action qui vaut mieux qu'un maigre communiqué d'agence.

Je me suis promené lundi dans Francfort, à l'heure même où l'affaire se corsait. Je cherchais des livres dans la grande Kaiserstrasse et je n'ai rien entendu. Tout autour de moi semblait paisible et les habitants de la ville me regardaient avec une curiosité plus indulgente que la der-

nière fois. C'est dans la soirée que je vis des femmes affolées galoper éperdument dans des rues sans nom. On m'avertit d'ailleurs charitablement qu'il valait mieux ne pas me montrer en uniforme, et je me fis un devoir de partager cet avis, car enfin, s'il m'était arrivé un accident à Francfort, je connais trop mes contemporains pour ne pas être persuadé que les rieurs ne fussent contre moi.

Ce qui reste dans l'oreille avec ce genre de divertissement, c'est le bruit répété des devantures de fer que l'on abat précipitamment, le funèbre martèlement des mitrailleuses et les silences, les silences subits où l'on écoute, l'oreille collée contre les vitres, les silences brusquement coupés par une furieuse galopade le long des maisons.

J'ai causé avec les matelots allant à la bataille, j'ai vu leur chef, Stickelmann, avec la main ensanglantée. Grâce à l'énergie de cet homme et de ses matelots, l'émeute fut réduite dans la nuit de lundi. Mardi, les rues étaient calmes, les mitrailleuses tirèrent vers huit heures, presque sous mon nez, mais elles tiraient en l'air. Je n'ai jamais pu savoir sur qui les balles étaient retombées. C'est presque aussi dangereux de tirer en l'air que de tirer parallèlement au sol. Toutefois, dans le premier cas, on sent de la

part de celui qui tire une intention qui doit être considérée comme bonne.

Tous les détails que je vais vous donner sont exacts. Il y en a même quelques-uns que je ne donnerai pas, mais qui tentent d'établir que le sadisme est un ornement indispensable de tous les meurtres collectifs qui sentent l'impromptu, comme c'est ici le cas. L'humanité est suffisamment effroyable pour qu'on puisse en avoir peur : ce n'est pas un reproche, c'est une constatation.

* * *

Lundi matin, à Francfort, il y avait déjà un peu d'agitation dans l'air. En sortant du Carlton, j'ai croisé une bande de manifestants ; ils étaient nombreux et se rendaient au bureau du personnage important qui règle la distribution des vivres. C'est le manque de vivres qui fut le point de départ de toute l'affaire, et principalement l'annonce d'une diminution de la ration de pommes de terre, qui se trouvait portée à trois livres par semaine. Ceci à titre de renseignement pour les gens qui affirment que l'Allemagne ne manque de rien et qu'à défaut de pain les Allemands mangent de la brioche. Des délégués furent choisis par les manifestants. Le directeur du ravitaillement de Francfort promit de distribuer ce qu'il pourrait en denrées de remplacement.

C'est alors que la foule exigea une perquisition dans la maison de l'*oberburgermeister*, pensant y trouver des vivres. On trouva, je crois, deux jambons, des œufs, à peu près ce qu'il est permis de posséder chez soi quand on a de la fortune. J'ai de bonnes raisons de croire que les jambons furent emportés avec les œufs. La police intervint, mais son intervention ne dépassa pas les limites normales d'une intervention de police.

Et puis, la matinée s'acheva. J'ai pu déjeuner paisiblement et fumer paisiblement dans la rue. Ce n'est que dans le courant de l'après-midi, vers trois heures, que les choses se gâtèrent tout à fait. Et ici il faut ouvrir une parenthèse et pénétrer dans un des coins les plus pittoresques du vieux Francfort.

* * *

Il existe dans la vieille ville, non loin de l'admirable place où se trouve le Rœmer, une autre place, près de la synagogue, c'est la Bœrneplatz.

Autrefois se trouvait, à peu près sur cet emplacement, le fameux ghetto de Francfort, celui-là même qui reçut le rabbin de Baccharach et son épouse et dont Henri Heine a donné une description assez hallucinante. Jusqu'en 1797, le plus fameux ghetto de l'Allemagne prospéra dans l'abondance et les richesses ma-

térielles, le siège de Francfort le détruisit par le feu et depuis ce jour, la Bœrneplatz étale, aux yeux du passant, son curieux marché libre, où l'on trouve de tout et particulièrement des objets volés. Quand un vol a été commis à Francfort, il est de tradition que la victime aille faire une promenade mélancolique devant les éventaires de ce marché où les recéleurs pullulent. Il arrive parfois que le volé reconnaisse l'objet qui lui a été dérobé.

Ce marché où le ruffian se frotte à l'honnête homme et que la Zaffetta eût choisi pour cadre quand elle se fit donner cet élégant « trente et un » dont parle Lorenzo Veniero, tient du « marché aux puces », du Temple et de la Foire aux pains d'épices. C'est le bazar le plus étrange que je connaisse dans cet ordre d'idées. J'ai vu dans cet endroit un homme vêtu élégamment d'un pardessus gris souris, coiffé d'un feutre beige et chaussé de bottines jaunes qui conduisait par le licol une vache maigre à la queue tordue, dont il caressait l'échine avec un stick de dandy. La présence de cette vache et de ce gentleman donnait de la saveur à la Bœrneplatz qui ressemble étonnamment à un dessin de Constantin Guys. Quelques « dirnen » effrontées y cherchaient les éléments qui peuvent constituer un costume de travail pour filles pauvres. Leur présence contri-

buait beaucoup à ce rapprochement avec Constantin Guys.

La population qui fréquente la Bœrneplatz n'est pas de celles dont on retrouve les adresses dans les Gothas. Ruffians, recéleurs et filles y vivent en mauvaise intelligence et l'on y joue ferme à tous les jeux de hasard connus.

Si j'ai parlé un peu longuement de la Bœrneplatz et de sa population colorée c'est que l'émeute prit naissance à cet endroit dans l'après-midi de lundi.

* * *

Une femme qui tenait un jeu de hasard fut arrêtée par la police et conduite au poste. Ce fut le signal. En quelques minutes, la foule équivoque qui fréquente le marché s'amassa, prit d'assaut le poste de police et délivra la prisonnière.

Les quelques matelots qui s'y trouvaient résistèrent courageusement, d'autres accoururent à leur secours avec une mitrailleuse qui ne put tirer. Le matelot qui portait la mitrailleuse essaya de la sauver ; il tenta de se réfugier dans les bains, à côté de la place. Il fut poursuivi par les émeutiers qui l'atteignirent, prirent la mitrailleuse, ligotèrent le matelot et le jetèrent dans le Mein. Des éléments du 81e de ligne qui essayèrent d'intervenir furent désarmés.

Après le meurtre du matelot, la foule, comme à Mannheim, se dirigea vers la prison. On libéra les prisonniers qui partirent allègrement en savates, portant sous leurs bras leurs colis.

C'est alors que le pillage commença dans la Vieille ville. Les maisons d'alimentation, les bijouteries furent dévalisées. Sur la Kaiserplatz, le plus grand hôtel de la ville, le Frankfurterhof, soutint un siège en règle. Finalement la victoire resta aux assiégeants qui vidèrent les caves. C'était vers sept heures du soir.

A cette minute, la lutte devint féroce, car les marins intervenaient avec des mitrailleuses. Ce sont ces mitrailleuses que j'ai entendues tirer. Elles ont tiré toute la nuit. Et toute la nuit j'ai entendu courir sous mes fenêtres ; je ne pouvais sortir, les rues étaient interdites, des patrouilles de marins et de policiers les parcouraient en tous sens, obligeant tout le monde à rentrer chez soi. Vers minuit, j'ai entendu un homme hurler effroyablement, une plainte tragique comme le « houla » des Martiens expirants dans le livre de Wells. Le roulement sourd des camions chargés de matelots et de mitrailleuses ébranlait les vitres. Les silences enveloppaient la ville comme des nuages de gaz asphyxiants. Dans l'hôtel, tout semblait mort ; les femmes de chambre, droites et pâles, tremblaient. La mort galo-

pait dans les rues de Francfort et toute la ville écoutait derrière les volets fermés des maisons. Personne ne dormait : derrière chaque porte, une femme pâle tendait l'oreille, et les mitrailleuses poursuivaient leur besogne avec un bruit de machines à écrire maniées par des doigts inexpérimentés.

* * *

Le mardi, le soleil se leva et, toute la matinée, la ville eut l'air de ne s'être aperçue de rien. Dans les rues, le plus grand calme régnait. Des magasins avaient gardé leurs devantures fermées. Les matelots dispersaient d'ailleurs tous les rassemblements. Je les ai vus, une trentaine dans un camion, avec deux mitrailleuses, ils ont tiré en l'air près du Frankfurterhof.

A sept heures du soir, tout était fermé, par ordre, dans Francfort, et les passants ne se bousculaient pas dans les rues. A huit heures, dans la Friedbergerstrasse, des coups de feu partent d'une fenêtre de l'hôtel de l'Eléphant. Un policier et deux agents sont blessés. La police et les matelots ripostent. Et les perquisitions et les arrestations se succèdent. A l'heure où j'écris ces lignes, il y a déjà 700 arrestations d'opérées ; 11 matelots ont été tués, 18 révolutionnaires fusillés. En tout, il y a, *au moins*, 30 morts.

* * *

Les matelots, exaspérés par la mort de leurs camarades, ont réprimé la révolte avec une énergie et une violence inimaginables. Jamais, même pendant la guerre, la lutte n'a atteint un tel caractère de férocité. Les blessures des révolutionnaires sont effroyables ; il y en a qui ont la joue déchirée depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'oreille : la déchirure a été faite à la main.

Les blessés placés sous la surveillance des matelots ont été opérés *par ordre* sans être anesthésiés. Il y a d'autres détails que je ne puis rapporter ici.

La nuit rouge de Francfort n'est pas de celles que l'on peut oublier aisément. En ce moment, je pense que l'on doit fusiller des émeutiers. L'imagination seule me permet de concevoir ce spectacle, puisque autour de moi, dans Francfort même, tout est calme, avec un ciel « par-dessus les toits, si bleu, si calme ». Je crois, tout de même, que dans le vaste monde la Bœrneplatz est une toute petite place et que les choses les plus formidables n'ont d'importance qu'à la condition de les envisager à un point de vue purement individuel.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

EN ROUTE — Pages.

Une nuit à Strasbourg 9
Luxembourg 14
Entrée des Américains dans Trèves . . . 18
La route 23

MAYENCE

Entrée des Français à Mayence 31
Une nuit à Mayence 35
Les cuirassiers sur le fleuve 38
Propos avant les élections 42
La cité des rats 45
La clef de l'armoire et la clef de la guerre . 49
Les élections à Mayence 54
Les "Gretchen" 59
Wiesbaden, la ville aux mille palaces . . . 64
Considérations sur Mayence 70
Chez les vignerons du Rhin 74
Les Pompons rouges sur le Rhin 78
Le pont de Saint-Goar 82
La coloniale à Spire 87
La main de Fathmah 93

D'AUTRES SECTEURS

Avec la Garde anglaise dans la "Sainte" Cologne 99
Avec les Américains à Coblence 106

LES MATELOTS

Les matelots sans navires 113
Les matelots à Kiel 118

FRANCFORT

Hœchts 127
Sur la route de Francfort 133
A Francfort 139
Le chef 146
Une émeute à Francfort 151

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 188.3.19.

BINDING SECT. AUG 6, 1968

PQ
2625
A16Z52

Mac Orlan, Pierre
La fin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY